

AU

es

haïssent
hose de

ditte libre
intellec-
marxisme
les per-
quelques
arge dif-
laquelle
tous les
les mani-
militants
listes de
si furent
si lui ont
les yeux
en qu'au-
l'omelette
uche ont

il s'agit
tuelle lui
ble. Sous
est pas la
nnes tous
tis tradi-
cier leurs
se recon-
politiciens
autour de
ont d'un
originalité
ce et un
es électo-
s.

CHOSE

che de-ci,
dans le
sortir les
mai et de
n'a joué
les tôles.
ques cor-
rendre le
en réalité
voit pas
entre un
ants der-
ant leurs
n épingle
ns consi-
gation de
s celle de

initiative,
ballotier
que pour
elle! Elle
s grandes
lle faisait
près tout,
e de gau-
la gauche
adisme la
ermédiaire
nativé au

atermoie-
ération de
us qu'une
rganisme
re comme
a marqué
e de pro-
ouvelle et

n avec les
électorales
s et fruc-
résidences
avoir du
ion de la
olitique et
mais la
tive n'est
mais entre
re et éga-
e livre au
narais qui
ardants de

Le **libertaire** MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

No 146 • Décembre 1968 • 2 F



MORTS POUR RIEN

FP2520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE • ARTOIS • PICARDIE •

AMIENS GROUPE GERMINAL
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LENS FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à GLAPA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20 n° 13 62-LENS.

LILLE GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVES-LILLE.

CHAMPAGNE •

CHARLEVILLE FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

CHATEAU-THIERRY FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

ILE-DE-FRANCE •

PARIS GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE
Pour tous renseignements, écrire à Claude Chretien, 31, rue de Belleville, Paris (19^e). Il nous est possible de prendre contact avec nous tous les samedis de 17 h à 20 h à la permanence de notre local 31, rue de Belleville, Paris (19^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe vendredi 13 décembre à 20 h 30 précises en son local, 110, passage Ramey, Paris (18^e) ou, mieux encore, Ramey, Paris (18^e). Présence indispensable. Ordre du jour important.

Vous tous qui êtes intéressés par notre action, nos cours, nos colloques, nos travaux, nos éditions, nos projets, écrivez ou venez prendre contact avec nous, 110, passage Ramey, Paris (18^e) (bibliothèque, vente du « Monde Libertaire », discussions). Prenez contact avec nos militants.

ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS GROUPE KRONSTADT
Groupe d'Etude et d'Action libertaires s'implantant dans la banlieue Nord-Ouest. Liaisons à Nanterre, Poissy, Sannois, Triel-sur-Seine. Ecrire à SUHARO J.-C., 2, rue des Frères-Bonneil, 95-BEZONS.

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES, deuxième et quatrième mercredi à 21 heures.

GROUPE COMMUNISTE LIBERTAIRE DE CLICHY-LEVALLOIS
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

GROUPE DE CRETEIL
Groupe d'action et de propagande anarchiste. Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

KREMLIN-BICETRE GROUPE EMILE POUGET
Pour tous renseignements, écrire à Odette Marces, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

CREATION D'UN GROUPE ANARCHISTE A 92-SURESNES
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, Paris (11^e), qui transmettra.

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire 3, rue Ternaux, PARIS (11^e), qui transmettra.

Groupe Anarchiste de Vincennes
Groupe d'action, révolutionnaire. Liaison à St-Mandé et Paris (12^e).

LIENS aux LIENS
Pour tous renseignements, écrire Groupe de Vincennes, Marie-France, 3, rue Ternaux Paris (11^e).

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

(11^e) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE ALBERT CAMUS
Liaisons : Paris (20^e), (4^e) et Neisy-le-Grand. Permanence tous les mardis, de 17 h. 30 à 19 heures.

(13^e) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13^e ou tous, ouvriers, étudiants et employés trouveront une place pour mener une lutte efficace. Liaisons à Choisy-le-Roi, Paris (5^e). Pour tous renseignements, Annie Foget, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(14^e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS
Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement. Liaison à Charenton, Paris (6^e). Pour tous renseignements : Jean Roy, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

(15^e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN
Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste implanté et lutte dans le 15^e. Liaisons à Ivry, Créteil, Paris (7^e), Boulogne. Pour tous renseignements, écrire à Gilles DUCHEVET, 3, rue Ternaux PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans la banlieue Sud touchant Paris. Liaisons à Antony, Bourg-la-Reine, Ivry. Pour tous renseignements, écrire : Groupe KROPOTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

VERSAILLES
Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à la grande banlieue Sud. Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, 78-VERSAILLES.

NORMANDIE •

EVREUX-VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFEVRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LE HAVRE GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LOUVIERS GROUPE LIBERTAIRE
Ecrire à Michel BELLEVIN, 64, rue du Foulbourg de Rouen, 27-LOUVIERS.

ROUEN - BARENTIN GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social 76-ROUEN.

BRETAGNE •

BREST GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à R.T., 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

ILLE-ET-VILAINE GROUPE ANARCHISTE RENNES I
Groupe Anarchiste non valet. S'adresser à René-Michel Mirel, 17, résidence St-Jean-Baptiste-de-la-Salle, 35-Rennes.

RENNES II GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Henri Portier, 3, r. Ternaux, Paris-11^e.

ORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

NANTES GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAYVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

VANNES
Pour tous renseignements concernant le groupe s'adresser à R. LOCHU, 3, place Bir-Hakeim, 56-VANNES.

MAINE • ANJOU • TOURAINE • ORLEANAIS •

ANGERS - TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion le troisième samedi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

ORLEANS FORMATION D'UN GROUPE
Prendre contact en écrivant : MARCEL, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONCE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS
Constitution d'un groupe anarchiste. Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3 r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BOURBONNAIS • LIMOUSIN • AUVERGNE •

CLERMONT-FERRAND GROUPE LIBERTAIRE MAKHMO
Pour tous renseignements s'adresser chez Pilleffe, 1, rue de la Forge, 63-Clermont-Ferrand.

LIMOGES GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser à A. Perrissaguet, 45, rue Jean-Dorot, 87-Limoges.

MONTLUÇON - COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche, 93-COMMENTRY.

GROUPE LIBERTAIRE DE VICHY
Pour tous renseignements, écrire ou venir au GROUPE LIBERTAIRE DE VICHY, 40, rue A-Cavy, 03-BELLERIVE.

GUYENNE • GASCOGNE • LANGUEDOC •

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE - SEBASTIEN FAURE
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30. Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX. Pour l'Ecole Rationaliste F-Ferrer, Almodor ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX. Pour les J.L., 7, r. du Muguet, 33-Bordeaux.

PERIGUEUX GROUPE LIBERTAIRE EN FORMATION
Pour tous renseignements, écrire à Jean BOUSSIGES, 103, rue Claude-Bernard, PERIGUEUX.

PERPIGNAN Formation d'un Groupe Anarchiste
S'adresser 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).

TOULOUSE LIAISON LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Ferrito, 31-TOULOUSE.

LYONNAIS • BOURGOGNE •

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures. Pour tous renseignements, écrire Groupe Bard-Rhône, 14, rue Jean-Lorrive, 69-LYON (3^e).

YOYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser à 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-Paris (11^e).

YONNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

PROVENCE • COMTAT VENAISSIN • COMTE DE NICE • DAUPHINE •

AVIGNON GROUPE ANARCHISTE
Ecrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à Roland Lewin, 17, av. Washington, 38-Grenoble.

HAUTES-ALPES FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE Centre, MARSEILLE Liberté (St-Anthoine), JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L., René LOUIS, B.P. 40, 13-MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE
Groupe révolutionnaire libertaire implanté dans le centre de Marseille. Liaisons dans les V^e, VIII^e, XI^e et XII^e arrondissements ainsi qu'à Martigues et Aix-en-Provence. Activités : école du militant anarchiste, bibliothèque, fonds de librairie... Permanence : tous les soirs de 19 h à 20 h et le samedi à partir de 17 h. Pour tous renseignements, s'adresser à P. Méne et D. Florac, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1^{er}).

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.T.A., 21, rue Vallat, 34-MONTPELLIER.

NICE GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

NIMES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-ST-JUST (13^e).

VAR LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courvine, 83-LIOLLOUES.

Activité des groupes de la Fédération Anarchiste

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel 110, passage Ramey, Paris (18^e) Tél. : ORN. 57-89 et cours de formation d'orateurs à 20 h 30 précises.

Dans la série « La pensée libertaire », nous ne présenterons le dernier et important cours « L'Anarchisme collectiviste », (par Michel Cavallier), que le dernier jeudi de janvier, ceci pour donner au camarade qui va l'exposer le temps de le mettre au point. L'ordre logique du cycle de cours en sera quelque peu bouleversé, mais nous pensons que cela n'aura pas grande influence sur sa compréhension.

Nous commençons donc en décembre la série « Les grandes figures de l'Anarchie », avec Stirner et Kropotkine.

Nos cours d'orateurs ont pris un bon départ le jeudi 14 novembre. Nous croyons cependant utile d'insister encore une fois sur eux. Ce ne sont pas les parents pauvres de nos cours, mais l'instrument vivant qui permet de s'exercer à la parole, à la discussion, ce dont ont besoin tous les camarades qui veulent non seulement militer à l'intérieur d'un groupe anarchiste, mais aussi défendre leur position à l'extérieur, dans les comités d'action ou les syndicats, par exemple.

Voici le programme des cours de décembre (110, passage Ramey, à 20 h 30), jeudi 5 décembre : Stirner, par Paul Chauvet.

Jeudi 12 décembre : Kropotkine, par Jean-Loup Puget.

Jeudi 19 décembre : Cours d'orateurs, animé par Maurice Laisant.

Pour tous renseignements, écrire à Michel Bonin, 2, avenue Pozzo di Borgo, 92-Sa'n.-Cloud.

Les organisateurs : Paul CHAUVET, Jean-Loup PUGET, Michel BONIN.

Le groupe libertaire Louise-Michel organise **SAMEDI 14 DECEMBRE**, à 17 heures précises, Salle de la Maison-Verte, 127, rue Marcadet, PARIS (18^e) Métro : Joffrin ou Marcadet-Poissonniers une **CONFERENCE PUBLIQUE** avec **Maurice JOYEUX Paul CHAUVET Michel BONIN** Sujet : **LA GESTION OUVRIERE**

Le groupe libertaire Eugène-Varlin Organise le **VENDREDI 6 DECEMBRE** au Patronage Laïque 72, avenue Félix-Faure, PARIS (15^e) à 20 h 45 précises une **CONFERENCE PUBLIQUE** avec **Maurice JOYEUX** Sujet : **L'ANARCHIE ET LA SOCIETE MODERNE** — Entrée libre —

Groupe libertaire Louise-Michel **SAMEDI 21 DECEMBRE** à 17 heures en son local, 110, passage Ramey PARIS (18^e) **une heure avec Léo FERRE** **TRESORERIE** Lors de notre dernier Congrès, nous n'avons pas modifié le prix de la cotisation. Cependant, nos frais s'accroissent du fait de l'augmentation incessante du coût de la vie. En conséquence, nous faisons appel à tous les groupes et adhérents de la Fédération anarchiste pour se mettre à jour vis-à-vis du trésorier avant la fin de l'année. Votre régularité à régler ces questions financières est un gage de votre fidélité à l'idéal qui est le nôtre. Nous comptons sur vous tous, et nous savons que ce n'est pas en vain. **LA TRESORERIE.**

Le montant de la cotisation fédérale s'élève à 2 F par mois et par adhérent. Versements à effectuer à Robert PANNIER, 3, rue Ternaux, PARIS C.C.P. PARIS 14-277-66

PRÈS DE NOUS

FOYER INDIVIDUALISTE Café St-Séverin, 3, place St-Michel, Paris **Le Vendredi 13 Décembre**, à 20 h 30 Réunion du Foyer **Le Dimanche 22 Décembre**, à 14 h 30 Conférence : « La Liberté et le Mal » par Jean-Pierre Schweitzer.

AMIS DE HAN RYNER Réunion dimanche 8 DECEMBRE à 14 h 45 Salle des « Amis », 114 bis, rue de Vaugirard (M^e St-Placide) Causerie de Georgette RYNER : « J'AI DECOUVERT LES PACIFIQUES » Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux sympathisants

FEDERATION DE LA SEINE DE LA LIBRE PENSEE : dans le cadre de la manifestation annuelle en hommage au Martyr Michel SERVET : **DIMANCHE 15 DECEMBRE 1968** auront lieu : 1^o à 15 heures une cérémonie devant le Monument de Michel SERVET (face Mairie du 14^e rue Mouton-Duvernet) ou les Représentants de diverses Organisations amies et notre Président Jean COTEREAU-VIALA prendront la parole. Maurice JOYEUX, prendra la parole au nom de la Fédération anarchiste. 2^o A 15 h. 30, grande conférence publique et contradictoire : « LA CONFESSION AURICULAIRE », par Henri Porro-Le Moyne, Orateur National et Directeur-Rédacteur du journal « LA CALOTTE », salle 63, rue Froidevaux à Paris (14^e), métro GAITE.

EDITO

C'est pour tirer le ont transform travailleurs le renouveu drapeaux no « artistico-lit tation.

Avant vieille Bours étudiants « I

En pr nesse qui lu donné rende dont les théo

Comm veler les or schéma de bruit des fo d'elles des p chandelles chacun sait tionnaire et qui tombe e

Mais un large to une année

Un co D'abc pliquées, ne de plus en ment contré arithmétique

La de pensable et jeunesse p d'asperges mondial d'u épouse tou dans le v anarchisme bourgeois mieux écar ces points socialisme

C'es périence qu seulement évolution d qui ne pou humain, do moyens qu tent inalién

Mar sur son tradition m définie acc le cadre érefuser, pa et social a

Et o tant de la

A NOS

Ne libraires charge.

A de trans nous vou peu d'im bénéfice

D de livres vous fou passez-ne les déla

EDITO LE CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

C'est à deux pas du Vieux-Port que les anarchistes se sont réunis pour tirer les leçons d'une année chargée en événements de tous ordres qui ont transformé l'aspect intellectuel et social des luttes pour l'émancipation des travailleurs. Les journées de mai et juin, le Congrès international de Carrare, le renouveau de la pensée anarchiste qui s'est manifesté par une floraison de drapeaux noirs, par des commentaires nombreux dans la presse, par une vague « artistico-littéraire » d'un aloi discutable, autant de sujets offerts à leur méditation.

Avant de se rendre à la salle du Congrès, les délégués passent par la vieille Bourse du Travail à deux pas du lycée Thiers, rebaptisé par les jeunes étudiants « le lycée de la Commune de Paris », ce qui est un symbole.

En prélude au Congrès, un meeting a fait salle comble et toute une jeunesse qui lutte sur la plate-forme socialiste révolutionnaire et libertaire s'est donné rendez-vous le lendemain pour assister à une conférence sur Proudhon dont les théories économiques n'ont jamais été aussi accrochées à l'actualité.

Comme tous les rassemblements de ce genre, ce Congrès avait à renouveler les organismes d'administration de la Fédération anarchiste et à tracer le schéma de son activité pour une année. Il l'a fait dans la sérénité, loin du bruit des foules que déchainent la radio, la télévision qui agglutinent autour d'elles des personnages qui, comme les mouches, viennent tourner autour des chandelles jusqu'à s'en roussir les ailes. Et ce fut mieux comme cela, car chacun sait que c'est dans le travail acharné que se prépare l'action révolutionnaire et qu'aux feux de la rampe succède invariablement la nuit du rideau qui tombe entre l'acteur et le spectateur.

Mais à côté de l'aspect matériel des choses, ce Congrès a tenu à faire un large tour d'horizon sur les événements qui ont fait de l'année en cours une année exceptionnelle.

Un certain nombre de constatations ont été faites.

D'abord la fragilité de l'Etat moderne qui, comme les mécaniques compliquées, ne souffre plus aucun heurt dans son fonctionnement interne et qui de plus en plus ressemble à une de ces machines IBM dont il faut constamment contrôler les résultats à l'aide de nos trois bonnes et vieilles opérations arithmétiques.

La désagrégation de la gauche classique devenue le complément indispensable et le régulateur de la société moderne, l'étonnante maturité d'une jeunesse poussée peut-être un peu vite et dont les têtes comme les pointes d'asperges risquent de s'incliner avant d'être arrivées à maturité. Le renouveau mondial d'un socialisme dit avec mépris « utopique » par les marxisants et qui épouse tous les contours de l'évolution technique et s'avère singulièrement plus dans le vent que les vieilles lunes de Marx et d'Engels ; enfin l'actualité d'un anarchisme qui a quitté ce folklore « illégaliste » du début du siècle que les bourgeois et les esthètes s'efforcent de présenter comme son seul aspect pour mieux écarter les foules et protéger leur confort économique. C'est l'étude de ces points capitaux qui doivent permettre à l'anarchie, qui est la seule forme du socialisme pas encore usée par des échecs, de reprendre son second souffle.

C'est à partir des leçons tirées d'une année tumultueuse et riche d'expérience que devront être définies les méthodes de lutte qui tiendront compte non seulement du fait économique défini plus haut, mais aussi de la prodigieuse évolution des sciences et des techniques qui impulsent à l'humanité une rotation qui ne peut aller qu'en s'accroissant et qui par conséquent impose à l'esprit humain, donc à l'anarchie, une mobilité dans les jugements et dans le choix des moyens qui n'ont comme contrepoids que la fidélité aux principes qui, eux, restent inaliénables.

Marseille, l'antique cité phocéenne, qui fut une des premières à sentir sur son front de mer le vent de l'humanisme hellénique, ne manquera pas à sa tradition millénaire et, portée par l'enthousiasme, la pensée libertaire qui s'y est définie accentuera le courant né des journées de mai 1968 qui consiste à bâtir le cadre économique et social pour que l'homme puisse enfin s'épanouir et à refuser, par contre, à modifier l'homme pour l'adapter à un cadre économique et social artificiel.

Et on peut dire que notre Congrès de Marseille a été un élément important de la construction du socialisme libertaire.

A NOS AMIS LECTEURS

Nous demandons à nos lecteurs, à nos amis qui ont recours à notre service de libraires de bloquer leurs commandes de façon à réduire les frais d'envoi qui sont à notre charge.

Au-dessous de 10 francs, tout envoi de livres nous coûte de l'argent, les frais de transport dévorant le mince bénéfice du libraire. Bien sûr, pour les cas d'urgence, nous vous ferons toujours parvenir les livres que vous désirez, même si l'ouvrage est de peu d'importance, mais lorsque cela est possible, le blocage des commandes protège le bénéficiaire du livre qui assure la vie de nos œuvres.

D'autre part, à la veille des fêtes de fin d'année, période où l'on achète beaucoup de livres, beaucoup de disques, nous vous rappelons que notre service de librairie peut vous fournir les livres d'étranges, les disques que vous désirez. Ecrivez-nous tout de suite, passez-nous vos commandes. Nous allons faire diligence pour que vous soyez servis dans les délais les plus brefs.

L'Administrateur,
Maurice JOYEUX.

Sommaire

N° 146

Décembre 1968

	Pages
En France	
Celle que je préfère	6
par Michel MUCHEMBLED.	
Le général a menti	5
par Maurice JOYEUX.	
Congrès de l'Union pacifiste de France	4
A propos d'une élection	5
par Michel CAVALLIER.	
Nous sommes solidaires	5
par la Fédération Anarchiste.	
Dans le Monde	
X ^e Congrès national de la F.A. Mexicaine	10
par Guy MALOUVIER.	
L'organisation spontanée au Chili	10
par Guy MALOUVIER.	
Justice et Liberté	6
par HELLYETTE.	
Aux frontières de la guerre	6
par H. EMBRUNE.	
Syndicalisme	
Des C.A.L. pour quoi faire ?	7
par Dominique FARGEAU.	
L'agitation lycéenne	7
par le Groupe de Carcassonne.	
Révolution générale	7
par Marc PREVOTÉL.	
En dehors des clous	
A rebrousse-poil : le mot d'ordre	4
par P.-V. BERTHIER.	
Propos subversifs : les politicards	4
par le Père PEINARD.	
Clins d'œil	4
Faits divers à l'école, Monsieur Duclos	4
par HEMEL.	
Propos anarchistes	
En mémoire d'Armando Borghi	8 et 9
par MAURICIUȘ.	
Révolution par l'insolence	7
par Séverin GARD.	
De la contestation	11
par Maurice LAISANT.	
Révolution et patience	11
par Michel MUCHEMBLED.	
Surréalistes, aux armes	12
par Arthur MIRA-MILOS.	
Pour un monde sans objectifs	16
par HELLYETTE.	
ARTS ET SPECTACLES	
Les livres	
Le livre du mois	15
par Maurice JOYEUX.	
Les disques	
Jehan Jonas	14
par Paul CHAUVET.	
Télévision	
Lettre ouverte à l'O.R.T.F.	13
par Claudette CHEBER.	
Littérature	
Un Goncourt de circonstance	13
par Arthur MIRA-MILOS.	
Cinéma	
2001 : L'odyssée de l'espace	13
par Paul CHAUVET.	
Théâtre	
Quoat-Quoat	13
par Dominique FARGEAU.	
Musique	
La musique contemporaine est bien vivante	12
par Arthur MIRA-MILOS.	
Variétés	
L'Ecluse	14
par Suzy CHEVET.	
Le Gala du « Lib »	14
par J.-F. STAS.	
Radio	
De Gaulle a parlé	14
par RAUCIME.	
Revue	
La Rue n° 2	12
par Le Groupe libertaire Louise-Michel.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Redaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08
Compte postal Librairie Publico
Paris 11289-15
Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :

Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant Paris (2^e)

A rebrousse-poil
par P.-V. BERTHIER

LE MOT D'ORDRE

La scène se passe dans un grand magasin. Un poste de radio diffuse par intervalles le slogan « Achetez mieux pour acheter plus ».

GODELURE, entrant dans la boutique. — Bonjour, monsieur.

LE MONSIEUR EN QUESTION (présumé gaulliste). — Bonjour, monsieur. Vous désirez ?

GODELURE. — Je voudrais acheter mieux pour acheter plus.

L'AUTRE. — Achetez tout ce qu'il vous plaira.

GODELURE. — J'entends bien que plus j'achèterai et plus vous serez content. Mais justement j'ai besoin d'être conseillé. Pour acheter davantage, il faut, d'après un mot d'ordre inlassablement débité par la publicité radio-phonique, acheter mieux. Or je ne demande que cela ; comment faire ?

L'AUTRE. — Monsieur, je suis ici pour vendre plus et mieux ; c'est mon devoir, mon intérêt et mon métier. Je ne suis pas ici pour vous apprendre, à vous, votre métier, votre intérêt et votre devoir.

GODELURE. — Je croyais que vous me guideriez dans mes achats.

L'AUTRE. — Si c'est cela que vous désirez, oui, très volontiers. Le rayon de papeterie est à gauche, celui de la layette à droite, l'alimentation au fond.

GODELURE. — Bien, merci. Mais pour acheter plus...

L'AUTRE. — Pour acheter plus, vous prenez un panier à l'entrée, et si ça ne vous suffit pas, vous en prenez deux. J'espère aussi que vous n'avez pas oublié votre portefeuille à la maison ?

GODELURE. — Non. Quant à acheter mieux...

L'AUTRE. — Eh bien ! monsieur, le meilleur moyen c'est d'acheter ici. Car où pourriez-vous, dites-le-moi, acheter mieux que chez nous ? Nos qualités sont les meilleures, tout le monde vous le dira, sauf naturellement nos concurrents. Pour acheter mieux, achetez de confiance chez votre fournisseur habituel, et nous ne demandons qu'à tenir de vous cette faveur.

GODELURE. — Soit. Mais les prix... Je suppose que c'est cela qu'on veut dire : achetez mieux, c'est-à-dire au prix optimum, afin de pouvoir acheter davantage avec moins d'argent.

L'AUTRE. — C'est une interprétation comme une autre. Vous trouverez au rayon des fruits deux éventaires de

pommes : les unes jougues, charnues et grosses ; les autres petites, dures et aigres. Achetez celles-ci : ce sont les moins chères, et, comme elles sont petites, vous en aurez un plus grand nombre au kilo.

GODELURE. — Est-ce vraiment, à votre avis, ce qu'on peut appeler : acheter mieux ?

L'AUTRE. — Voyons, monsieur, le mieux n'est-il pas l'ennemi du bien ? L'important, puisque vous me demandez mon avis, c'est que vous achetiez plus. Pour nous, c'est ce qu'il y a de mieux.

A ce moment, la radio annonce qu'une crise monétaire vient d'éclater comme une bombe. Personne ne l'avait vue venir, pas même les chefs d'Etat ayant un nez long d'une aune. On entend les mots : *Austérité... Restriction du crédit... Un frein à la consommation intérieure... Des sacrifices pour tous les Français...*

GODELURE. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Et le mot d'ordre, que devient-il là-dedans ?

L'AUTRE. — Le mot d'ordre ? GODELURE. — Oui. Voilà sûrement des milliards qui sont dépensés pour diffuser le mot d'ordre qui nous invitait à...

L'AUTRE. — Bah ! Vous avez dû mal entendre. Ou alors on ne tardera pas à rectifier...

En effet, la radio marque un temps d'arrêt, puis un des bonimenteurs du poste fait une annonce :

LA RADIO. — Chères auditrices, chers auditeurs, une légère erreur s'est glissée dans la rédaction d'un de nos textes de publicité, qui, heureusement, n'a encore été diffusé sur nos antennes que sept mille six cent quarante-trois fois. Au lieu des mots : *Achetez mieux pour acheter plus, il convenait d'offrir : Pour acheter mieux, n'achetez plus.*

GODELURE. — Mais ce nouveau texte est stupide.

L'AUTRE. — Oui. Et je me demande ce que je vais pouvoir répondre aux zigotos dans votre genre qui viendront me demander conseil pour le mettre en application !

(Il se rue immédiatement au téléphone pour se renseigner auprès de son député U.D.R. ; mais, les circuits étant saturés, il y renonce de guerre lasse.)

Clins d'œil

BEN, MON COLON !

Sur la même page d'un journal, on pouvait lire ces deux titres :

« Trois cents bombardiers américains pilonnent chaque jour la piste Ho Chi Min. »

Et plus loin :
« Moscou : les Américains font enfin preuve de réalisme. »
On n'ose pas comprendre.

DROLE DE MOINE

Dans « l'Hum », ces lignes inénarrables d'un certain Moine : « La lettre des évêques marque un double effort concret de l'Eglise en direction de la classe ouvrière pour que celle-ci ait une place et un rôle plus importants à l'égard de l'institution. »

Et en conclusion il fait confiance aux « forces ouvrières » pour « aider au rapprochement entre chrétiens et marxistes, entre travailleurs catholiques et communistes ».

Comme disait Marx (revu et corrigé) : « L'opium, c'est la religion du peuple. »

NOUS, ON VEUT BIEN

« La foi chrétienne doit se purifier de toute expression magique et superstitieuse », déclare Mgr Pallier, archevêque de Rouen. On peut se demander ce qu'il en restera.

REMEMBER

Monnerville, rendant hommage à Clemenceau, salue en lui « une conscience qui ne s'accommodait ni de démagogie ni d'autoritarisme ».

Et Draveil-Vigneux ? ça ne vous rappelle rien !

QU'ILS DISENT

Le bureau politique du P.C.F. nous apprend que : « La classe ouvrière de notre pays et ses alliés peuvent envisager une voie plus facile, qui tient compte des particularités françaises pour aller au socialisme ».

Que pense-t-on de cela à Prague ?

DE TOUT CŒUR

M. Jacques Brasset s'est vu décerner le Prix Raymond-Poincaré.

Nous le prions de trouver ici l'expression de nos plus sincères condoléances.

NOUS VOILA PREVENUS

« Le maintien de l'ordre reste une préoccupation constante », déclare M. Marcellin. Pour qui sait que l'ordre (selon M. Marcellin et ses sbires) consiste à matriquer les passants, à interdire les secours de la Croix-Rouge et à violer les femmes dans les commissariats, l'on n'a plus qu'à se tenir sur ses gardes.

Propos subversifs

LES POLITICARDS

Pas besoin de trop se triturer le ciboulot, pour constater à vue de pif que la politique n'est pas seulement le dernier refuge des truands légalistes, mais aussi la première piste de départ des naïfs et le podium favori des imbéciles, servant bien sûr de paravent à la chose.

Ne coupons pas les cheveux en quatre ; nous ne parlerons pas de la politocallierie telle qu'elle devrait être ou bien comme elle pourrait être, mais de celle que nous voyons s'épanouir depuis la nuit des temps dans toute son horreur, son hypocrisie, sa lâcheté, et cela à tous les horizons sociaux.

Tout l'activisme qui en résulte, toutes les manœuvres qui en découlent n'aboutissent généralement qu'au départ tumultueux des rares honnêtes hommes égarés en ces milieux, et à porter en tête invinciblement les plus vils, les plus assoiffés de pouvoir et d'ambitions, donc les plus réactionnaires en somme.

Les gougnafleries de la sociale copient les structures hiérarchiques de l'Eglise et deviennent, par leurs positions dans les rouages des organismes, les instruments de canalisation du peuple, même quand le désordre est à son comble, et surtout dans ce cas-là, s'ils sont, par un pur hasard historique, dans l'opposition.

Beaucoup veulent nous convaincre qu'il y a du bon dans ces entreprises, et pourtant le socialisme a sombré avec de telles méthodes, et le syndicalisme, qui aurait dû combattre cet état d'esprit, après un moment d'hésitation a pris le même chemin.

Portés par les masses qu'ils flattent, obligés de réduire leurs idéaux à presque rien, entreprenant l'escalade à la démagogie, car la concurrence est rude, ils se renvoient la balle mutuellement.

Dans ces joutes, comme pour le contrôle des salles de jeux de la capitale, tous les coups sont permis. Et de toute cette activité, rien n'est sorti et n'a pas seulement fait dévier d'un seul pouce la marche de la société. Si, quelquefois, il y eut des évolutions, des révoltes, des protestations énergiques, ce fut toujours en dehors d'eux et contre eux, au prix de troubles souvent chèrement payés.

Les hommes, d'ailleurs, sentent bien confusément que les programmes, les plateformes et toutes les réclames et autres bidules ne sont pas justes ni vrais, mais beaucoup continuent quand même à les avaler, et ils vont jusqu'à se laisser guider par eux, et le comble, même s'ils sont en complète contradiction avec leur comportement et leurs raisons, par « souci d'efficacité », avouent-ils quand ils sont démasqués.

Alors là, ce qui est terrible à observer, c'est l'ignorance barillaire, la confusion aveugle, l'autosatisfaction et son pendant, le mensonge, qui tiennent lieu d'analyses sociales.

Dans leurs officines, les partis étant de petits Etats dans l'Etat, la paix et la cohésion, coûte que coûte, doivent régner dans ces fourmilères comme dans le grand, et curieusement, les ceusses qui réclament une opposition à l'Etat sont les mêmes qui, le lendemain, hurlent le plus fort contre la discorde intérieure des partis.

Preuve suffisante, pour des gniafs n'ayant pas de stérilet à la place des pupilles, qu'eux aussi ne désirent qu'un Etat : le leur évidemment.

Et puis vient l'époque périodique des essais de justifications face à leurs clients. Toutes les tonnes d'injures et de calamités déversées à la tête des amateurs, des encore honnêtes, des jeunes révoltés responsables de leurs ennuis, proférées par les gouvernants ou les prétendants au gouvernement, n'ont pas d'autres buts que d'être des tentatives de remise en selle de leurs virginités douteuses.

Et le populo, fatigué, ne demandant peut-être qu'à être dupé, aspire-t-il au grand repos ? Il a tellement été trompé, brisé, que passé les premiers élans de la jeunesse, il réagit rarement.

Mais bientôt ces charlatans seront usés ; les technocrates, sous le couvert de la science, les remplaceront : ils sont même déjà en place dans certains secteurs. Ils feront de la politique un degré U.D.R.

Ils seront et ils sont la relève pour la continuation de l'exploitation de l'homme par l'homme : nouveaux Césars, nouveaux prêtres de l'ordre social. Démystifions-les.

LE PERE PEINARD.

Faits divers

CONGRÈS DE L'UNION PACIFISTE DE FRANCE

— MOTION FINALE —

A L'ECOLE, MONSIEUR DUCLOS !

Sans nourrir de grandes illusions sur les capacités intellectuelles et sur le niveau culturel des leaders du parti communiste, nous n'osions pas les supposer aussi grossièrement ignares.

M. Jacques Duclos nous contraint à nous rendre à l'évidence ; M. Jacques Duclos ne sait pas lire, même s'il ose parler.

Au cours d'une conférence à Nice, il déclarait : « Les prétendues idées et pratiques nouvelles dont on nous rebat les oreilles, ne sont que la résurgence d'un certain pseudo-révolutionnarisme que le mouvement ouvrier a condamné il y a un siècle déjà en excluant les anarchistes de la Première Internationale. »

Or, le susdit Karl Marx, et après lui Engels et Lénine, avaient donné l'assurance aux anarchistes (auxquels ils reconnaissaient la supériorité de leur idéologie sur la leur) que le communisme n'était qu'un achèvement vers la société anarchiste.

Que conclure ?

Ou que M. Duclos ne sait pas lire. Ou que Karl Marx, Engels et Lénine ne font pas partie des lectures habituelles de M. Duclos.

Ou que M. Duclos est un fiéffé menteur.

Nous laissons toute latitude aux quailles du P. C. pour faire leur choix entre ces différentes options.

HEMEL.

SOUSCRIPTION POUR NOTRE JOURNAL

Madeleine, 20 ; Anonyme, 10 ; Caballero, 5 ; Groupe d'Asnières, 104 ; Lundi, 100 ; Berthier, 10 ; Anonyme, 5 ; Vabre, 10 ; Ancely, 15 ; Cachera, 1,50 ; Weinachter, 10 ; Pascual, 5 ; Blanc, 20 ; Debiu, 5 ; Magdini, 2,50 ; Laugrand, 10 ; Lasfaegues, 5 ; Taupinard, 2,20 ; Cribier, 5 ; Bouvret, 20 ; Baranton, 5 ; Lutz, 10 ; Evonas 10 ; Gourgague, 10 ; Blanchard, 20 ; Azoulay, 20 ; Vaucaire, 10 ; Demange, 10 ; Duélos, 5 ; Baila, 20 ; Cid, 20 ; Auffredon, 10 ; Passon, 4 ; Marty, 1,50 ; Thomas René, 10 ; Charbonneau, 5 ; Laberche, 20 ; Aubert, 5 ; Davin, 30 ; Tonnellier, 10 ; Medina, 10 ; Jord, 15 ; Esteban, 4 ; Lasserre, 20 ; Arfeux, 5.

La bimbeloterie c'est font rien à la chose sentiments sont à pour le paterne. Si nance à l'oublier, le catif qui occupe l'E nous le rappeler ave

De Gaulle a ment dence, avec cette na qui conduit ce perso quer une politocallie de semaine qui fait de gueule et le tra la tape sur l'épaule de la salle de police bécale qui ne trompe auront intérêt à se à ces grimaces et un semblant de ju

mesures qu'il compt l'injonction des ban dustriels, pour ram dans « le devoir », les fers qu'en Mai e

essayé de secouer. « Ce sont les grè festations de Mai e conduit le pays au h

trophe financière » s apôtre. — Tu parle des capitaux n'est p

LE DI

Ils sont quinze

morts pour cette

Quinze cent m

quinze millions

Quinze cent

Dieu !...

Quinze cent

pour cette salop

Quinze cent

dont chacun av

tresse, des enf

vie, un espoir, u

Qu'est-ce que

pour laquelle ils

Quinze cent

mon Dieu !...

Quinze cent

pour cette sal

mille éventrés,

dans le fumier

taille.

Quinze cent

tendrons plus

amours ne rev

Quinze cent

quelque cimeti

sans prières.

Est-ce que vo

me ils étaient b

de vivre, comm

laient, comme

maient. Ils ne s

riture. Pour c

guenille !

Terrible mor

ta hampe, je te

je te haïs dans

toute la misère

pour le sang fra

odeurs après qu

te haïs au nor

étaient quinze

pour tous ceux

haïs à cause

couillons et de

dans la boue le

ombre ; je haï

pression sécula

défi aux homm

pas être, je haï

rouge de leur s

las au ciel, le

mords...

Laisse-moi, i

rer tout seul, p

les quinze cent

qui sont morts.

gré tes généra

victoires, que t

vile des torch

Le Général a menti !

La bimbeloterie ou le galon ne font rien à la chose. Les grands sentiments sont à usage externe, pour le paternel. Si nous avions tendance à l'oublier, le vieillard vindicatif qui occupe l'Élysée vient de nous le rappeler avec éclat.

De Gaulle a menti ! Avec impudence, avec cette naïve roublardise qui conduit ce personnage à pratiquer une politiciannerie d'adjudant de semaine qui fait alterner le coup de gueule et le trémolo paternel, la tape sur l'épaule et la menace de la salle de police. Mensonge imbécile qui ne trompera que ceux qui auront intérêt à se laisser prendre à ces grimaces et dont le but est un semblant de justification aux mesures qu'il compte prendre, sous l'injonction des banquiers et des industriels, pour ramener le peuple dans « le devoir », c'est-à-dire dans les fers qu'en Mai et en Juin il avait essayé de secouer.

Ce sont les grèves et les manifestations de Mai et de Juin qui ont conduit le pays au bord de la catastrophe financière s'est écrit le bon apôtre. — Tu parles ! — La fuite des capitaux n'est pas due aux évé-

nements de Mai. L'économie privée en prélevant sur son profit, l'économie publique en taillant dans les budgets de prestige, dans la force de frappe, dans les salaires somptueux des « princes qui nous gouvernent » avaient de quoi éponger des augmentations de salaires qui, de toute façon, pour une bonne

Et l'affaire fut prestement enlevée. Dans un premier temps et en pratiquant le chantage à la faillite, ces chacals tirèrent de l'Etat des sommes énormes qu'au lieu d'investir dans leur entreprise, ils s'empressèrent de convertir en marks. Et on assista à ce spectacle étrange et probablement unique dans l'his-

en avait assez, lui le patronat, des augmentations de salaires, mais il en avait aussi assez des jous du Général, comme la participation, par exemple. Et le vieillard, qui sait bien que ce sont ces gens-là qui peindront pour l'histoire son portrait en pied, s'inclina.

Oui, bien sûr, pour la galerie, entre deux longues déclarations, l'une sur la responsabilité des ouvriers et des étudiants, l'autre sur les mesures qu'il compte prendre pour les mater, il glissera quelques mots sur les spéculateurs, à la sauve, sans trop insister et en laissant entendre qu'en quelque sorte les événements de Mai justifiaient la méfiance et que, de toute façon, les mesures que prendrait cette fripouille de Marcellin rendraient impossible le retour à de tels événements.

Le message au pays était bien huilé ! Il semble cependant que le bougre, malgré son effronterie légendaire, ait eu conscience qu'il dépassait la mesure et c'est probablement la raison qui l'a fait renoncer à l'apparat de la Télévision, l'auditeur aurait pu lire sur son visage les traces que laissait le mensonge le plus éhonté de ce personnage, qui pourtant est orfèvre en la matière.

Bien sûr, le général « Castagnetta » risque de retirer un nouveau prestige du choix qu'il a fait, entre deux solutions qui avaient ceci de commun que l'une comme l'autre avaient pour but de protéger le riche et de faire payer le pauvre. Voir ! La réplique du monde du travail, qui aurait dû être une grève générale avec occupation d'usine et la descente dans la rue, non pas pour brailler « Charlot des sous ! » mais pour reprendre le chemin de la Bourse afin d'en nettoyer les écuries peut encore être efficace.

La vieille baderne de l'Élysée veut bloquer les salaires.

— Présentez partout vos cahiers de revendications majorés des augmentations que vont subir les éléments essentiels à la vie. Il veut rassurer les industriels sur l'avenir de leur entreprise.

— Imposez par tous les moyens, y compris la grève, la reconnaissance de la section d'entreprise. Il prétend mobiliser la rue pour ses flics.

— Pratiquez la politique du pavé qui est ce qu'on a trouvé de mieux dans le genre relation Etat-Proletariat.

Oui, les étudiants avaient raison. « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ». Un combat où les militants anarchistes se feront un devoir d'être au premier rang.

(1) Nous nous excusons de ce pléonasme.

NOUS SOMMES SOLIDAIRES

A la suite de l'agression dont notre ami Jean Maitron a été victime de la part d'individus qui se réclamaient de l'Internationale situationniste, nous tenons à l'assurer ici de toute notre sympathie.

Jean Maitron, historien objectif autant que probe, a consacré une grande partie de son activité à l'étude du mouvement anarchiste, mais n'est pas anarchiste et ne s'est jamais prétendu tel.

Nous n'en sommes que plus à l'aise pour condamner ici des méthodes qui trouvent leur parenté dans celles des commandos totalitaires et qui sont indignes d'un idéal social dont ces éléments ont l'insolence et l'audace de se parer.

La Fédération anarchiste.

par Maurice JOYEUX

moitié, cinq à six pour cent, s'inscrivaient dans les prévisions du Plan.

Les industriels, les banquiers, comme les technocrates de tout poil l'ont décidé autrement. Il fallait faire un exemple, sortir de l'engrenage au bout duquel leurs prérogatives de classe risquaient d'être mises en question et pour cela, même si le pays devait en faire les frais, il fallait secouer le vieillard qui, occupé à faire joujou avec ses « gardiens », oubliait qu'il n'était pas là pour régner mais pour obéir aux ordres d'une société dont il se croyait le drapeau et dont il n'était que le « torche-cul » (1).

toire : c'est avec l'argent de l'Etat que les spéculateurs mirent en dérouté la monnaie de l'Etat que le général « Frappant » nous avait assuré la plus forte du monde. Bien sûr, tous les rapaces qui, en Europe, rançonnent les travailleurs et tonnent les imbéciles s'en donnèrent à cœur joie, ce fut un joli règlement de compte. Et dans un deuxième temps, on vit s'avancer sur le devant de la scène des gens dont la réputation de prudence n'est plus à décrire. Je veux parler du C.N.P.F. Le patronat jaillit de sa tanière de la rue Pierre-Ier-de-Serbie pour frapper du poing sur la table et imposer deux opérations du même coup. Il

LE DRAPEAU

Ils sont quinze cent mille qui sont morts pour cette saloperie-là...

Quinze cent mille dans mon pays ; quinze millions dans tous les pays... Quinze cent mille hommes, mon Dieu !...

Quinze cent mille hommes morts pour cette saloperie tricolore...

Quinze cent mille hommes morts, dont chacun avait une mère, une maîtresse, des enfants, une maison, une vie, un espoir, un cœur...

Qu'est-ce que c'est que cette loque pour laquelle ils sont morts ?

Quinze cent mille hommes morts, mon Dieu !...

Quinze cent mille hommes morts pour cette saloperie ; quinze cent mille éventrés, déchiquetés, anéantis dans le fumier d'un champ de bataille.

Quinze cent mille que nous n'entendrons plus jamais, que leurs amours ne reverront plus JAMAIS.

Quinze cent mille pourris dans quelque cimetièrre, sans planches et sans prières.

Est-ce que vous ne voyez pas comme ils étaient beaux, résolus, heureux de vivre, comme leurs regards brillaient, comme leurs femmes les aimaient. Ils ne sont plus que de la pourriture. Pour cette immonde petite guenille !

Terrible morceau de drap cloué à ta hampe, je te hais féroce, oui, je te hais dans l'âme, je te hais pour toute la misère que tu représentes, pour le sang frais, le sang humain aux odeurs âpres qui gicla sous tes plis, je te hais au nom des squelettes... Ils étaient quinze cent mille... Je te hais pour tous ceux qui te saluent ; je te hais à cause des peigne-culs, des couillons et des putains, qui traînent dans la boue leur chapeau devant ton ombre ; je hais en toi la vieille oppression séculaire, le dieu bestial, le défi aux hommes que nous ne savons pas être, je hais tes sales couleurs. Le rouge de leur sang, le bleu que tu volas au ciel, le blanc livide de tes remords...

Laisse-moi, ignoble symbole, pleurer tout seul, pleurer à grands coups les quinze cent mille jeunes hommes qui sont morts, et n'oublie pas, malgré tes généraux, ton fer doré et tes victoires, que tu es pour moi de la race vile des torche-culs.

Jean ZAY,
6 mars 1924.
devenu ministre
de l'Éducation nationale.

A propos d'une élection

Pas de surprise aux élections américaines. Nixon, adversaire malheureux de Kennedy, est élu président des États-Unis à un moment où ces derniers sont le « leader ship » d'un monde dont on ne connaît plus le vrai visage et qui semble vouloir ignorer les immenses transformations qui se préparent dans les coulisses.

Que la paix au Vietnam soit en voie de réalisation, cela en fin de compte ne prouve rien et surtout pas que la sagesse se soit emparée des dirigeants vietnamiens et américains. Que le niveau de vie soit encore en augmentation aux U.S.A. par rapport aux prévisions et que le dollar retrouve une certaine force, cela n'empêche pas que les impôts soient de plus en plus élevés. Enfin que l'intégration des Noirs soit maintenant une chose presque acquise dans les mentalités comme dans les faits de plus en plus (1), cela ne prouve pas que le peuple noir trouve ainsi son bonheur et encore moins que « l'american way of life » soit capable de satisfaire l'ensemble de la collectivité américaine.

Ce qui est important à remarquer, c'est le fait que les États-Unis ne sont plus capables de se suffire à eux-mêmes et encore moins d'échapper à la contestation générale. Les U.S.A. se trouvent ainsi au même niveau que celui des pays alliés qu'ils ont mené depuis à peu près le début du siècle. Ils connaissent les mêmes maux qu'eux et leur puissance industrielle n'est pas toujours un avantage.

Le capitalisme américain saura-t-il tirer les leçons de son instabilité, de l'absurdité du monde occidental plus proche de l'époque romaine que de l'an 2000, cela malgré tous les artifices de la vie moderne ? Mais peu nous importe en définitive. Il faudrait plutôt voir comment il va être possible de passer des structures capitalistes telles qu'elles existent actuellement à des structures authentiquement socialistes, c'est-à-dire qui échappent à l'autoritarisme et au centralisme démocratique et qui procurent en même temps à l'homme une morale de comportement qui lui permette de s'exprimer dans toute sa plénitude.

Nous savons que Nixon est loin d'envisager ces problèmes et qu'il se contentera empiriquement de flatter les bas instincts de la « société américaine » en pleine décomposition, qui glisse vers un confortable fascisme dont l'Américain moyen sera le « dieu » et qui foudroiera les minorités avec le mépris que l'on réserve aux clochards.

A moins que d'ici là une minorité ne prenne les devants et ne crée un conflit direct et ouvert, et dans ce cas il n'est pas sûr que la « société américaine » en sorte grande triomphatrice, vu le contexte international et l'appauvrissement des grandes idées humanis-

tes et libérales chez les dirigeants occidentaux et la bourgeoisie libérale.

Ce qu'il faut faire, c'est provoquer cette société avant qu'elle ne soit assez acculée pour devoir écraser toute velléité d'opposition, ce qui la mettrait automatiquement en position de force en s'inspirant directement de ses valeurs les plus profondes qu'elle purifiera pour les renforcer (2). La chance d'un mouvement révolutionnaire aux U.S.A. devrait être de se retrancher des maintenant dans une rigidité et un purisme révolutionnaire net et catégorique.

Les États-Unis sont trop engagés dans le monde pour ignorer les problèmes qui se passent à l'extérieur et réciproquement, et l'apport d'un mouvement authentiquement révolutionnaire aux U.S.A. serait extraordinaire et changerait complètement les conditions de la lutte révolutionnaire dans le monde.

Ça aurait pu être Humphrey, c'est Nixon, peu importe. La grande partie de poker qui se prépare se joue sur un autre plan. La civilisation occidentale, résultante d'une mentalité hypocrite et féroce, est en train de s'écrouler de l'intérieur, amenant dans sa chute les formes démocratiques socialistes des pays de l'Est qui s'inspirent des mêmes valeurs et subiront la mort lente de la civilisation de l'argent, de l'exploitation et de la duperie.

Soyons à l'extérieur, autre chose, et nous nous poserons comme les seuls révolutionnaires, car personne d'autre ne pourra proposer cette autre chose ; ne soyons pas pourris par ce qui existe.

Qu'un Nixon se rapproche de De Gaulle et de l'Union soviétique, qu'il continue ou arrête la guerre au Vietnam et approuve ou désapprouve le massacre biafraï, qu'il favorise ou veuille empêcher une prochaine guerre au Moyen-Orient, quelle importance ?

Les bouleversements qui se préparent donnent au mouvement révolutionnaire une carte unique à jouer, et les pantins de la politique ne doivent pas préoccuper notre esprit outre mesure, même si, malheureusement, leurs jeux sont criminels.

Michel CAVALLIER.

(1) Il est bien évident que cette tendance à l'acceptation de l'intégration est assez « floue » et que le contraire serait aussi vrai. Mais dans l'optique politique des U.S.A., faire croire que cette acceptation de l'intégration est acquise, est un atout majeur avec lequel le président U.S. jouera. Et même si cela était, aucun des problèmes de l'homme ne serait résolu pour autant.

(2) Se sentant menacé à l'extrême, la civilisation occidentale se décentra en laissant de côté tout ce qui est de nature à affaiblir ses valeurs originelles et se retranchera derrière celles-ci, ce qui, de ce fait, et paradoxalement, lui donnera une position de force, parce qu'ayant retrouvé sa pureté et donc toute sa puissance originelle. L'exemple de Rome est assez frappant à cet égard.

DS

de pif que la mais aussi la servant bien

à politiciannerie elle que nous non hypocrisie,

lent n'aboutis- es égarés en a assoiffés de

de l'Eglise et nstruments de surtout dans

entreprises, et icalisme, qui pris le même

aux à presque rude, ils se

capitale, tous et n'a pas equefois, il y toujours en

es, les plates- ni vrais, mais laisser guider leurs compor- and ils sont

la confusion lieu d'analyses

la paix et la dans le grand, es mêmes qui,

es des pupilles,

à leurs clien- des amateurs, proférés par tres buts que

te-t-il au grand le la jeunesse,

couvert de la s secteurs, ils

on de l'homme mystifications-les.

PEINARD.

L'UNION

de FRANCE

MINALE —

par l'interminable eux génocides du rimes racistes et nglantent toujours

olitique des gran- des menaces, es aujourd'hui au

tous les fauteurs lisses, anglais ou d'accumuler des ment à qui mieux et fructueux trafic t pour alimenter monde.

qu'il faut d'abord sa porte,

rement le gouver- nte les pays sous- ent en armes et médicaments et

aincu que jamais guerre qu'il en-nds de tous les Paix peut rendre e contre les injus-

que jamais une nte de toutes les tes, de tous les nté pour sauver nt menacée et à l'union pour la désarmement uni- mettre enfin en ux armements, qui

», aux autres sec- des Résistants à s leurs pays res- nalogique qui doit is les pacifistes

anco, Groupe Paul-

JUSTICE ET LIBERTÉ

« Le chant du cygne du militant, c'est son dernier rôle devant le peloton d'exécution. »

Ces paroles jetées par Alecos Panagoulis comme un défi lors de son jugement, situent l'homme.

Accusé d'avoir organisé l'attentat manqué contre le Premier Ministre Papadopoulos, ce militant des « Jeunesses du Centre » fut emprisonné et torturé. Une enquête menée exclusivement par la Sûreté militaire aboutit à une condamnation à mort truquée, puisque les faits reprochés ne le permettaient pas ; il fallut s'appuyer sur la loi 509 promulguée à l'encontre des communistes au cours de la guerre civile.

Panagoulis revendique pour lui seul la responsabilité de l'attentat, met hors de cause ses compagnons. Il n'a pas sollicité sa grâce, il est prêt à mourir en « Martyr de la Liberté ».

Et un peu partout dans le monde des voix se sont élevées pour protester contre son exécution.

Pas exécuté, pas gracié, il ira moisir dans un cachot... Et le fascisme grec continue à remplir les prisons. Le 23 novembre, à Athènes, quatorze étudiants — membres de l'organisation de résistance Rigas Ferraios — ont été condamnés à des peines énormes, variant entre 3 et 20 ans d'emprisonnement. Ils sont accusés d'avoir écrit des inscriptions révolutionnaires sur les murs de la Faculté de droit et de l'Ecole polytechnique, distribué des tracts de tendance communiste et publié une édition clandestine d'un journal « d'extrême gauche ».

Franco n'aurait pas mieux sévi.

Lors des obsèques de Georges Papandréou, la foule qui hurlait « A bas le fascisme ! » lança le premier grand cri de révolte. Tôt ou tard le peuple grec passera aux actes.

Alecos Panagoulis ! Les portes de la prison s'ouvriront peut-être pour toi.

HELLYETTE.

AUX FRONTIÈRES DE LA GUERRE

Les Etats arabes et Israël réclament la Paix et s'accusent mutuellement de la repousser.

Pour les uns : la situation actuelle avantage les Israéliens, ils disposent sur le canal de Suez et le Jourdain de frontières naturelles inespérées ; et surtout le climat d'insécurité leur est nécessaire, il leur permet d'obtenir dans tous les domaines une aide qu'ils n'auraient pu se procurer en temps normal. Israël ne peut pas vivre sans danger.

Pour les autres : sans la thèse « d'Israël menaçant », le mythe de l'unité Arabe n'aurait pu voir le jour. Si l'Etat Juif n'avait pu exister les tenants du panarabisme l'auraient inventé.

Un bref regard sur quelques pas de cette étrange « marche vers la Paix » : Le 8 octobre, Abba Eban opposait un plan de Paix israélien à celui présenté le 29 septembre par les Soviétiques à l'O.N.U. Pour les Israéliens partisans de conversations bilatérales, l'ambassadeur Jarring sera un simple intermédiaire, alors que pour les Arabes désireux d'une négociation internationale il représentera l'O.N.U. en son entier.

...La voie est ouverte aux négociations.

Le 10 octobre, M. Ryad, au nom de la R.A.U., déclare que Le Caire admet la liberté de navigation dans le canal de Suez et le détroit de Tiran.

Le 13 octobre, il estime possible un règlement avec Israël « dans un délai de un à trois mois ».

La paix semble si proche qu'à Tel-Aviv, au Caire comme en Jordanie, tous les « faucons » bougent.

Le 26 octobre, l'artillerie égyptienne déclenche brusquement des tirs de canon sur toute la longueur du canal de Suez. Un commando égyptien débarque sur la rive israélienne et tend une embuscade dans le Sinaï.

Pris au dépourvu, les Israéliens « subissent de lourdes pertes ». Puis ils ripostent : trois réservoirs flambent à la raffinerie de Suez. Trois jours plus tard, un commando israélien pénètre dans le Delta, fait sauter deux ponts et brûle une centrale électrique.

...Le bruit du canon a chassé la Paix.

Le jour même, à Damas, le Dr Makhos, ministre des Affaires étrangères, dénonce « les manœuvres qui se déroulent à l'O.N.U. en vue de la liquidation de la question palestinienne ». Au Caire et à Amman on dément les rumeurs de négociations. En Jordanie, le roi Hussein défend son trône ébranlé

par les organisations palestiniennes : Al Fatah, O.L.P. et F.L.P. En Cisjordanie occupée, les manifestations sont de plus en plus violentes. Aux frontières les « incidents » sont nombreux.

...On efface tout et on recommence. La Paix ? Israël la réclame, mais aimerait garder une partie des territoires conquis pendant la « guerre des six jours ». Les Arabes, eux, en exigent l'évacuation par Israël, et les décisions de Khartoum : pas de négociation, pas de paix, pas de reconnaissance de l'Etat d'Israël, ne sont guère pacifiques. Nasser n'a-t-il pas dit « Israël sera rayé de la carte du monde. » Pourtant ni les uns ni les autres ne paraissent vraiment disposés à la guerre, la vraie, pas celle des commandos isolés, pas celle des « incidents de frontières », mais le conflit pur et simple qui impliquerait automatiquement l'entrée en lice de l'U.R.S.S. et des U.S.A.

Car, omniprésents, notre brave Union Soviétique et nos excellents Etats-Unis d'Amérique, ces bonnes âmes toujours prêtes à aider les « petits pays dans le besoin » apportent déjà leurs canons, leurs avions, leur fusées et leurs experts. Ils offrent leurs « bombinettes », leur fric et leurs encouragements.

Nous prépare-t-on un nouveau Vietnam ?... pas encore très décidés, nos « Grands » comptent leurs chances de conserver leurs « plumes », leurs bases dans ce coin du monde, et leur prestige respectif, avec ou sans guerre.

Au diable tous les McNamara et tous les Kossyguine, les Nasser, Levi Eshkol et consorts ! Au diable les zones d'influence rouges ou tricolores... Bien sûr, c'est facile de dire : il faudrait ceci, il devrait faire cela ! Facile, à Paris, dans un coin de sa paille, de juger les passions et les erreurs de ceux qui vivent ces événements, ou en meurent ; trop facile !

...Et si l'on faisait sonner les trompettes de Jéricho... Et si, sur le mont Sinaï, un homme hurlait : « Peuples de la Terre ! il y a ici place pour tous, de la nourriture pour tous aussi. Kiboutzim ou Kolkhozes, croissez et multipliez, dans la paix. Qu'importe les frontières historiques « authentiques » ? La Terre est à nous tous. Sachons ensemble en tirer le meilleur, afin d'y vivre le mieux possible.

Diab ! Ils seraient capables d'en faire naître une nouvelle religion... Il y aurait de nouveaux martyrs... Et tout serait à recommencer !

H. EMBRUNE.

SIX CIVILS JUGÉS par un Tribunal Militaire VINGT-DEUX OBJECTEURS DE CONSCIENCE EN GRÈVE

Le 24 octobre 1968, pour la première fois depuis la mise en application du statut des objecteurs de conscience, l'un d'entre eux, Gilles Frey, comparait devant le tribunal permanent des Forces armées de Paris, inculpé de désertion, il était condamné à 3 mois de prison avec sursis.

Le 7 novembre 1968, cinq objecteurs : Guy Bernelas, Emile Guegen, Gérard Guerrero, Daniel Mabert et Bernard Schurr, sont condamnés à 6 mois de prison avec sursis pour « désertion avec complot ». Affectés primitivement au Service civil international (S. C. I.) ils y travaillèrent de longs mois et avisèrent, en mai, la Protection civile de leur départ. Après un bref passage au Centre d'entraînement des Méthodes d'éducation active, qui refusa leur collaboration, ils furent envoyés aux hôpitaux de Paris et refusèrent d'y prendre la place de chômeurs. Lors de leur arrestation, le 2 août, ils « servaient », sans aucune autorisation officielle (obtenue depuis), à la Maison des jeunes et de la culture de Rennes.

Leurs défenseurs : Jean-Jacques de Félice et Georges Pinet, ont soutenu l'incompétence d'un tribunal militaire à juger les civils que sont ces objecteurs.

« ...Un tribunal militaire doit compter parmi ses membres un juge de la même qualité que l'inculpé. Le tribunal compte un civil, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, mais aucun texte ne précise que les objecteurs de conscience relèvent du ministre de l'Intérieur. Il n'existe qu'un arrêté de ce ministre, du 1^{er} juin 1964, lequel se réfère certes à la loi de 1963, mais aussi à une lettre du Premier ministre, ministre de tutelle des objecteurs. Cette référence à une lettre est inacceptable pour un juriste... Le statut de l'objection de conscience est un glimatisme juridique. Il est inapplicable... Dites aux législateurs de faire leur métier de législateur, au gouvernement de faire son métier de gouvernement et les juges pourront alors faire leur métier de juge... »

Après deux heures de délibérations, pour la première fois le tribunal à majorité civile, se déclara « compétent ». La séance était ouverte au public, la salle se trouvant vite pleine et les retours par manque de place plus de 25. Les forces de police, alentour, en uniforme et en civil, atteignaient un nombre supérieur encore.

Etait-ce la présence de Louis Lecoin qui justifiait un tel déploiement ?

22 objecteurs de conscience sont en grève. Ils ne refusent pas le « statut », mais ils affirment leur volonté d'être civils et, en tant que tels, refusent au tribunal militaire le droit de les juger.

La loi invoquée pour ce jugement est l'ordonnance du 7 janvier 1959 traitant des « affectés de défense ». Nous sommes tous concernés.

Ceux qui le désirent peuvent entrer en contact avec le Secrétariat des objecteurs de conscience, 3, impasse Cathière, Paris-V^e.

A l'issue des travaux de son Congrès, le mouvement D.P.L.-M.C.A.A. (Mouvement pour le désarmement, la Paix et la Liberté, contre la bombe atomique) a publié une déclaration :

« Le mouvement lutte contre toute forme d'oppression, de répression, d'agression d'ordre économique, politique, militaire, dont les armes de destruction massive, notamment la bombe atomique, sont l'expression la plus caractérisée.

« Il combat donc l'impérialisme, qui est la volonté d'une nation, d'un gouvernement ou d'un groupe politique ou économique, de dominer d'autres peuples pour des raisons stratégiques, économiques, idéologiques.

« Il rejette aussi bien le nationalisme que la politique des blocs, il soutient les luttes révolutionnaires pour la libération des opprimés.

« Il affirme sa volonté de transformation radicale de la société et milite pour l'instauration d'un monde où l'usage de la violence sera banni, où les peuples seront les maîtres de leur destin et où chaque individu aura la plus grande responsabilité dans sa vie, dans son travail et dans la gestion de la communauté. »

Celle que je préfère

Pour la cinquantième fois, ils ont reredéfilé. Il y avait, ce 11 Novembre gris et poisseux, des grands-pères, les militaires, et les habitués : les vicieux, ceux qui sont aussi bien du 1^{er} Mai, du 14 Juillet et du 11 Novembre, comme si leur Vaudou traînait son cul sur le boulevard.

Les grands-pères, ceux qui faisaient la queue sur les Champs-Élysées et sur le cours de Vincennes ou devant le monument aux morts de leur cité ou de leur communistiparité, ils sont restés fidèles à ceux qui les ont trahis. Il faut dire qu'à l'époque le boulot était aussi bien fait que maintenant. Les méthodes étaient différentes, c'est tout. Joffre et Clemenceau, ça valait bien Messmerdre et de Gaulle. Le « Miroir », c'était autre chose que « Paris-Match » ; Sheila ou Mireille Mathieu, ce n'est quand même pas la Madelon. Et puis il y avait l'Eglise avec de vrais curés de choc, comme par exemple l'abbé Wetterlé... « Mais, après ? direz-vous, quand ils ont compté les absents ». Après il a fallu retrouver les manches pour réparer les dégâts, alors on n'avait plus beaucoup le temps de penser avant d'agir, et puis on avait perdu l'habitude ; après, il y a eu les grands jours d'« Action française », puis une autre guerre, et puis après encore, habitués, résignés, ils étaient déjà trop vieux pour tout remettre en question, nos grands-pères.

Les militaires, c'est vraiment rassurant de les voir de temps en temps. Les anciens savent qu'à la prochaine patrie sera encore bien défendue, qu'il y aura encore du sang frais pour donner à boire à ses sillons bien amendés pour le fumier du char de l'Etat, si le cochon juge que c'est nécessaire ; tant pis si c'est du sang pur, tant mieux, même, comme ça, ça ne risque pas d'être le sien.

Mais dans un défilé, c'est de loin la catégorie des habitués qui est la plus intéressante. Ce sont des politiciards ratés qui se défont sur des cervelles et des cœurs déjà bien affaiblis par les politiciens réussis.

Se manifestant aussi le 1^{er} Mai et le 14 Juillet, ils sont de gauche, et puis la démagogie est leur dernière chance. Ce sont des socialistes, comme Vandervelde, leader socialiste belge en 1914 qui disait à la veille de la Grande Guerre : « Devant le péril qui menace le territoire, il n'est plus de partis, il n'y a que la Nation, une et indivisible. » Curieux, vous ne trouvez pas, ce rapprochement Nationalisme - Socialisme ?... On a déjà vu ça... Et ça défilait aussi ! Tout leur est bon pourvu que, n'ayant même pas pu être conseillers municipaux, ils puissent conserver l'espoir d'accéder à des fonctions de trésorier de la ligue municipale des Anciens Combattants, ou de vice-secrétaires, de la maison des syndicats de leur municipalité.

Cette année, pour eux, il fallait que ce soit particulièrement réussi, ce 11 Novembre ; c'était la dernière fois que la guerre de 1914-1918 fournissait des cinquantièmes anniversaires (ouf !) On pourrait d'ailleurs se demander qui défilera dans quarante-six ans pour le début des centénaires ? Peut-être les C.R.S. Il y a de l'avenir là-dedans. Mais ce serait compter sans nous.

Michel MUCHEMBLED.

CONFÉRENCE

Les anarchosyndicalistes révolutionnaires
EMANCIPEE, U PROLETARIENN
compagnons anar
militant dans n'in

1^o) samedi
175 places assis
Turbigio, Paris (3^e)
Temple et Répu

2^o) dimanche
Maison-Verte, 12
Joffrin, Lamarck

I Examen d
et juin.

II « Particip
III Place du

Mai-juin 68 vit apparaître
révolutionnaire français u
tante d'étudiants politis
frange non moins importa
puissance : les lycéens.
rent pour la première fo
oppressions et des alié
sortes (la famille, la patri
les professeurs, le lyc
dans la mesure de leurs
les bases de ce vieil éd
la société française bou
liste. D'importants trava
furent effectués au sein
sagement dans une atmo
d'exaspération sans précé
tants de l'Etat se traie
« la campagne », si on
déjà enfermés à double
meure. Des comités d'act
taient l'action parallèleme
ouvriers et des étudiants
les lycéens plus politis
trotskystes, maoïstes,
qu'existaient dans ces grou
que hiérarchie, Hélas ! n
nal de Gaulle fut pénali
selle par ses assistants
Communiste et la C.G.T.
la déstabilisation. Dès la
répression godillot s'inst

Pour ce qui est de
les lycéens en mai-juin
étés aux côtés des trava
C.A.L. ne cessèrent de
simili-réformes élaborées
fertile de l'agriculteur in
Faure, Des tracts, des

RÉVOL

Le peuple de France
la Commune de Paris
ce même l'ultime ch
« Le ciel était plein
lait de l'Histoire » (1).
toire et la Dialectique
Galilée, ce n'était pas
munards, mais l'exten
conscience, cette con
fait la classe, qui m
aurait imposé le soc

Marx, tu l'es trom
capoté, l'oligarchie bo
ce les hommes qui vou
absorbé ceux qui les
a plus de lutte de p
mais une rivalité de p
système donné comm

Bientôt, ce sera le
Commune, on en oubli
n'en garder que l'am
9 millions de grés
usines pour peu d'au
cela du Trade - Un
syndicalisme améri
Dans une telle ac
tions eurent pu s'
riat ; ou la destruc
de l'appareil de pro
prise de la productio
la première eût été
conde de raison. Ma
pognon, on a été gé
que la mesure impo
les cocus ont repris le

préfère

fois, ils ont
11 Novem-
des grands-
et les habi-
x qui sont
du 14 juillet
me si leur
sur le bou-

qui faisaient
s-Elysées et
ines ou de-
morts de
municipales
à ceux
ut dire qu'à
aussi bien
s méthodes
tout. Joffre
raçait bien
le. « Mi-
choue que
ou Mireille
même pas
l y avait
cités de
ple l'abbé
ès ? direz-
compté les
llu retrou-
réparer les
plus beau-
iser avant
perdu l'ha-
les grands
ise », puis
puis après
gnés, ils
pour tout
os grands-

ment ras-
temps en
nt qu'à la
ra encore
ara encore
er à boire
des pour
Etait, si le
nécessaire ;
pur, tant
ça ne ris-

c'est de
bitués qui
e sont des
défontent
es cœurs
les politi-

er Mai
e gauche,
leur der-
s socialis-
e leader
qui disait
Guerre :
menace le
et partis, il
et indivi-
uvez pas,
calisme -
u vu ça...
leur est
même pas
tipaux, ils
r d'accé-
sorier de
Anciens
crétaires,
s de leur

il fallait
nt réussi,
a derniè-
1914-1918
nes anni-
d'ail-
défilera
ur le dé-
t-être les
d-dedans.
ns nous.

EMBLEMED.

CONFÉRENCE NATIONALE SYNDICALISTE

Les anarcho-syndicalistes de la Fédération anarchiste et les syndicalistes révolutionnaires de tendance libertaire (ECOLE EMANCIPEE, UNION DES SYNDICALISTES, REVOLUTION PROLETARIENNE ou autres groupements convient tous les compagnons anarchistes de la région parisienne et de toutes régions militant dans n'importe quelle centrale syndicale à se réunir :

1° samedi 7 décembre, de 9 à 20 heures, salle Léon-Jouhaux (175 places assises), annexe de la Bourse du Travail, 67, rue de Turbigo, Paris (3°), métro : Arts-et-Métiers, Réaumur-Sébastopol, Temple et République ;

2° dimanche 8 décembre, de 9 à 16 heures, caveau de la Maison-Verte, 127, rue Marcadet, Paris (18°), métro : Jules-Joffrin, Lamarck-Caulaincourt, Marcadet-Poissonniers.

ORDRE DU JOUR

I Examen de la situation du mouvement ouvrier après mai et juin.

II « Participation » ou gestion ouvrière ?

III Place du syndicalisme dans une nouvelle société libertaire.

L'AGITATION LYCÉENNE

Mai-juin 68 vit apparaître dans le creuset révolutionnaire français une frange importante d'étudiants politisés, ainsi qu'une frange non moins importante d'étudiants en puissance : les lycéens. Ces derniers purent pour la première fois se libérer des oppressions et des aliénations de toutes sortes (la famille, la patrie, Dieu, messieurs les professeurs, le lycée...), contribuant dans la mesure de leurs moyens à saper les bases de ce vieux édifice sénile qu'est la société française bourgeoise et capitaliste. D'importants travaux de rénovation furent effectués au sein de chaque établissement dans une atmosphère de joie et d'exaltation sans précédent : les représentants de l'Etat se terrèrent ou partirent à « la campagne », si on ne les avait pas déjà enfermés à double tour dans leur demeure. Des comités d'action lycéens orientèrent l'action parallèlement au combat des ouvriers et des étudiants : ils groupaient les lycéens plus politisés : anarchistes, trotskystes, maoïstes, castristes, sans qu'existât dans ces groupes une quelconque hiérarchie. Hélas ! notre fossile national de Gaulle fut péniblement remis en selle par ses assistants habituels, le Parti Communiste et la C.G.T. Vint le temps de la déssillution. Dès la rentrée scolaire, la répression godillot s'installa.

Pour ce qui est de Carcassonne, dont les lycéens en mai-juin avaient toujours été aux côtés des travailleurs en lutte, les C.A.L. ne cessèrent de s'élever contre les simili-réformes élaborées dans le cerveau fertile de l'agriculteur intellectuelisé Edgar Faure. Des tracts, des journaux, des affi-

ches furent constamment distribués et collés. Vers la fin d'octobre, les événements se précipitèrent ; alors qu'allait avoir lieu la projection d'un film sur le Mexique, trois militants des C.A.L. qui distribuaient des tracts furent arrêtés par les flics carcassonnais. Ces tracts dénonçaient le caractère scandaleux de cette projection qui vantait le soleil bleu et les rites mystérieux du Mexique sans mentionner les assassinats de centaines d'étudiants et d'ouvriers par la police et l'armée mexicaines. Le lendemain matin, pour protester contre l'arrestation de ces trois militants, toutes les classes du second cycle du lycée de garçons débryalèrent spontanément pendant une heure, réaffirmant avec vigueur la liberté d'expression dans les établissements. On décidait alors d'aller délivrer, l'après-midi, les élèves « collés » du Lycée Technique. Malgré la présence de nombreux effectifs policiers avertis, 300 élèves débryalèrent, sous l'impulsion des C.A.L., le filtrage, ils parvenaient à s'introduire dans le Lycée Technique, bernant ainsi la vigilance de la ficaille, et s'empressaient d'aller délivrer les sanctionnés. La dispersion des potaches hilares se faisait un peu plus tard, sous le regard médusé des copes, sans autre incident.

Ainsi après Paris, Marseille, Toulouse, le combat des lycéens s'inscrivit logiquement dans le cadre révolutionnaire qui unit aux ouvriers les étudiants.

Camarades, la lutte continue.

Des lycéens du groupe libertaire de Carcassonne.

Des C.A.L. pour quoi faire ?

Depuis près d'un an maintenant, une organisation lycéenne a mené un combat d'avant-garde à la fois sur le plan local des établissements scolaires, et sur le plan national. Ces Comités d'Action Lycéens qui ont été créés par les militants révolutionnaires au mois de décembre 1967 (1) après avoir cristallisé les esprits au début de cette année, après avoir fourni sur les barricades de mai un contingent imposant de militants, après avoir occupé et organisé les lycées parisiens et de province au mois de juin, se trouvent aujourd'hui devant une lourde tâche.

Devant la ridicule réforme de l'enseignement imposée par le gouvernement gaulliste, dont le thème favori est, nous le savons, participation, les militants et responsables lycéens sont amenés à définir des modalités d'action au sein même des établissements. Seulement si la confusion la plus totale règne actuellement dans les rangs réactionnaires (2), le mouvement lycéen révolutionnaire n'en est pas moins quelque peu malade. La scission du Congrès de Fontainebleau qui avait vu la création de l'U.N.C.A.L. (Union Nationale des Comités d'Action Lycéens) avait permis d'épurer le mouvement de ses vipères lubriques et puantes, l'U.N.C.A.L. étant la propriété exclusive de la jeunesse communiste (?). On avait pu penser alors, que les militants lycéens révolutionnaires allaient organiser la « rentrée d'octobre », forts qu'ils étaient, semblait-il, d'avoir perdu en route leurs réformistes. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Les Comités d'Action Lycéens restent un groupement stérile qui subit les initiatives des « mini » plutôt que d'en être les protagonistes. Le dernier Congrès des C.A.L. a montré que deux tendances se dégagèrent : la première, majoritaire, et qui tient le Bureau national, est représentée par les militants de l'ex-J.C.R. La preuve de leur inefficacité à mener une lutte d'avant-garde a été faite, cédant toujours du terrain à l'ennemi et lui permettant de se renforcer. La seconde tendance est celle qui regroupe les anarchistes de tous les horizons. Isolée dans les C.A.L. puisqu'elle est minoritaire, ses militants n'en restent pas moins — ils l'ont prouvé lors de la « Journée nationale » du 13 novembre (3) — les seuls remparts véritables aux attaques des clans réactionnaires, et sont par leur détermination révolutionnaire les seuls qui pren-

ent des initiatives efficaces. Car si le Bureau national et les C.A.L. des divers lycées restent aux mains de l'ex-J.C.R., les anarchistes montrent qu'à l'opposé des premiers ils ne se contentent pas de paroles vaines, mais qu'ils savent également user de l'action directe lorsque celle-ci est nécessaire.

A quoi donc servent les C.A.L. si, voulant enrayer la volonté d'ordre et de retour au « calme » des administrations, ils se dérobent à toute initiative et à toute action efficace ? Se reposer sur les lauriers de mai ne suffit pas. Il faut montrer au pouvoir que nous ne nous contentons pas de mots, et que nous ne sommes pas seulement des révolutionnaires aux tribunes des assemblées générales. C'est dans la rue et dans les lycées que les C.A.L. ont encore à faire leurs preuves ; à moins que les militants marxistes continuent à faire de l'ouvriérisme forcé ! Un certain gâtisme s'est emparé d'eux. Ils croient peut-être, en bons dialecticiens marxistes, que la Révolution viendra d'elle-même. Dans ce cas, qu'ils restent chez eux à potasser le maître et à se masturber le cerveau. Tous ces inlassables beaux parleurs finiront vautrés dans le fauteuil de papa...

Dominique FARGEAU.

(1) Et non au mois de mai 68 comme la presse bourgeoise le prétend. Voir l'article du « Monde Libertaire » de mars 1968 : « Pour un syndicalisme lycéen ».

(2) Nous avons remarqué depuis un mois, tant sur le plan lycéen que sur le plan étudiant, la profusion de groupements droitiers, groupements qui recrutent leurs militants, bien sûr, dans « le milieu » ou chômage ! Je voudrais ajouter cet aveu de François Duprat, ancien rédacteur en chef d'« Occident-Université » : « La dissolution d'« Occident » indique clairement que le gouvernement actuel, après avoir recherché des mercenaires dans le mouvement étudiant pour les opposer aux gauchistes, récompense fort mal les concours qu'il avait obtenus. » On se disait aussi...

(3) Il s'agissait le 13 novembre d'une Journée nationale et non d'une « grève » comme l'entendait la presse bourgeoise qui voulait montrer « l'échec » du mouvement. La lutte a pris suivant les établissements des formes diverses.

RESOLUTION GENERALE

adoptée à l'unanimité par le Congrès du Syndicat National de l'Énergie Nucléaire (Force Ouvrière) qui s'est tenu les 9, 10 et 11 novembre 1968 :

« Les événements du mois de mai ont mis en évidence les faiblesses du syndicalisme réformiste tel qu'il est pratiqué au niveau de toutes les confédérations ; uniquement centré sur des réformes parcelaires du système capitaliste sans chercher à s'attaquer aux fondements mêmes de ce système. En se contentant seulement d'atténuer les à-coups de l'exploitation des hommes par d'autres hommes on transforme en fait le syndicat en machine à perpétuer cette exploitation.

« A Force Ouvrière, en particulier, par crainte justifiée mais irraisonnée des pouvoirs totalitaires, on écarte trop souvent toute recherche de voies nouvelles, toute audace intellectuelle. A partir d'une position juste, contre toute emprise politique partisane, on aboutit à ne pas poser les problèmes fondamentaux de structure des sociétés qui sont des problèmes politiques et on se refuse ainsi les moyens efficaces de la lutte ouvrière.

« Pourtant au mois de mai ceux des travailleurs et étudiants qui revendiquaient la gestion de l'entreprise ou de l'Université menaçaient la forme actuelle de la société, car celle-ci est incompatible avec la gestion de l'économie par les travailleurs.

« Nous affirmons que c'est le rôle du syndicalisme de combattre le système actuel pour aboutir à une véritable démocratie.

« Nous affirmons notre volonté de voir le syndicat devenir l'organe de gestion de la production, comme le préconise la Charte d'Amiens. »

RÉVOLUTION PAR L'INSOLENCE!!!

Le peuple de France est mort dans la Commune de Paris, peut-être, était-ce même l'ultime charnier d'un idéal. « Le ciel était plein de sang, on brûlait de l'histoire » (...), on brûlait l'histoire et la Dialectique. Sur le sacre de Galilée, ce n'était pas le sang des Communistes, mais l'extermination de leur conscience, cette conscience qui avait fait la classe, qui menait la lutte et aurait imposé le socialisme.

Marx, tu t'es trompé ! L'histoire a capoté, l'oligarchie bourgeoise a écrasé les hommes qui voulaient la Sociale et absorbé ceux qui les suivaient. Il n'y a plus de lutte de classes en France mais une rivalité de promotion dans un système donné comme absolu.

Bientôt, ce sera le centenaire de la Commune, on en oubliera la leçon pour n'en garder que l'amertume. Mai 68 : 9 millions de grévistes dans les usines pour peu d'avantages. L'appelle cela du Trade - Unionisme ou du syndicalisme américain en gestation. Dans une telle action, deux solutions eurent pu s'offrir au prolétariat : ou la destruction systématique de l'appareil de production ou la reprise de la production à son compte ; la première eût été d'impulsion, la seconde de raison. Mais on a donné du pognon, on a été généreux, on savait que la mesure importait peu, et tous les cocus ont repris le boulot, les caden-

ces infernales et les sévices patronaux sous la haute égide d'un sentiment promu au rang d'Institution suprême : la Connerie. Les machines étaient intactes, l'honneur sauf, on ne pourrait accuser les bons ouvriers de vouloir la détérioration de la puissance du capital. La grande réconciliation de la Libération continue : à qui la faute ? à l'enculeur ou à l'enculé ? Est-ce que celui qui reçoit la médaille du travail s'en gargarise, après avoir pourri trente ans à respirer le même air, à supporter les mêmes queues, déshumanisé par l'habitude et l'obéissance, est-ce que celui-ci est susceptible de vouloir un quelconque changement ou n'est-il pas plutôt un éternel cocu, un cocu par principe ? Aura-t-il droit aux regrets éternels ou aux sarcasmes déçus de ses compagnons de hêisse ?

La libération par le collectif a fait faillite. Voilà cent ans que la lutte finale est engagée, cent ans que Pottier a lancé son fameux « groupons-nous et demain ». Demain, cent ans.

N'ayons cure des divisions, les temps s'en charge plus que les hommes, pourquoi nier le fiasco, que diable ! Il n'y a de libération qu'individuelle. Qu'elle débouche sur le social, peu importe, mais la prise de conscience sera individuelle ou ne sera pas. Il n'y a plus de classes mais des individus plus ou moins bourgeoisement installés dans la hiérarchie sociale. Que

ceux qui sensuellement crèvent de l'absurdité qu'on leur impose, agissent et que suivent les autres. Qu'ils ne cherchent pas de salut dans quelque hypothétique ordre social nouveau, mais qu'ils essaient de faire leur propre révolution, qu'ils mettent à bas tous les tabous, préjugés et conventions, que leur individu prenant conscience devienne personnalité et sorte du carcan moutonnier où on le noie. La Révolution est à ce prix, le prix du non-conformisme et, du refus du vulgaire, qu'il se nomme bourgeois ou s'appelle ouvrier. Que cesse l'explication par l'économique de l'abjection qui est notre condition de vie et que l'on apprenne (mais peut-on l'apprendre ?) à sentir l'autorité au lieu de l'expliquer. On a sacrifié des générations à l'idéal (celui s'est le plus souvent appelé résignation) sans leur donner l'occasion (mais la saisiront-ils ?) de vivre ou d'essayer de vivre dans une société qui n'aime pas qu'on vive. Seul ce débordement de liberté pourrait faire scuter le vieux cadre oppresseur et préparer le règne de l'individu seul capable d'intelligence et de grandeur contre la masse bête et lâche.

La Révolution par l'insolence, voilà notre vie.

Séverin GARD.

(*) Vermeersch.



Armando BORGI

Nous sommes heureux de compter, dans ce numéro, la signature de notre camarade Mauricius, vétéran de la lutte et de la pensée libertaires et d'honorer de même coup la mémoire de notre regretté Borghi, l'une des figures les plus marquantes du mouvement anarchiste italien.

N.D.L.R.

J'ai appris avec douleur la mort de mon vieil ami Armando BORGI.

Je l'avais connu à Moscou en 1920. Nous étions tous deux délégués au deuxième Congrès de l'INTERNATIONALE COMMUNISTE, lui par les syndicats italiens, moi par le petit parti communiste qui s'était créé à Paris et était composé presque exclusivement d'anarchistes et de syndicalistes révolutionnaires.

C'était une époque terrible. La Russie était entièrement encerclée par les armées réactionnaires soutenues et armées par les alliés, principalement la France et l'Angleterre. Les débris de l'armée Koltchak et les Tchécoslavaques sur le front est, Wrangel en Ukraine, les Polonais à l'ouest : la guerre ravageait le pays.

Pour arriver à Moscou les délégués avaient dû braver mille périls. Le représentant américain John Reed et sa vaillante compagne Louise Bryant avaient bravé le cercle polaire. Arrêté en Finlande John Reed avait été enfermé dans un cachot souterrain et nourri de poisson cru ; la santé ravagée, il mourut à Moscou du typhus, après avoir écrit son fameux livre « Dix jours qui ébranlèrent le monde ».

Vergat, Lepetit et Raymond Lefèvre s'étaient embarqués en Angleterre sur un paquebot qui rapatriait des prisonniers russes et avaient vécu des jours atroces, à fond de cale, vivant de conserves avariées.

Borghi, lui, pour pénétrer en Russie s'était introduit dans la cheminée d'un steamer : « J'étais fumé comme un jambon », nous racontait-il avec son inimitable accent.

Et nous rions, nous que la mort avait frôlés de si près et qui devaient emporter au retour nos chers compagnons : Vergat, Lepetit et Raymond Lefèvre.

Quant à moi, j'avais eu la chance, arrivé à Berlin sans passeport, de pouvoir embarquer à Stettin avec les députés allemands Crispin, Doemig et Dittman, mais à peine dans la capitale moscovite j'étais arrêté, jeté dans les sinistres prisons de la Tcheka où une nuit, à trois heures du matin, on me conduisit devant un juge qui me dit que j'étais un espion français et qu'on allait me fusiller.

Comme cela, sans jugement, sans que je puisse me défendre et sans que je sache même de quoi exactement j'étais accusé.

Par miracle, Vergat et Lepetit arrivèrent à Moscou le lendemain. Eux qui me connaissaient depuis de longues années, répandirent de moi sur leur tête et on me libéra aussi simplement qu'on m'avait arrêté et condamné à mort.

Et ce furent nos heures moscovites.

Nous nous étions réunis par groupes d'affinité, de langue et de tendance. Le nôtre se composait de Borghi, de Pestagna qui représentait les syndicats libertaires d'Espagne, de Vergat, Lepetit et Raymond Lefèvre, de Souchy, le délégué des localistes allemands, et de moi-même.

Nous voulions tout savoir, tout connaître. Nous fréquentions les ministères, interrogions les commissaires du peuple, visitions les usines et les écoles et, par les nuits sans lune, nous nous glissions dans les rues obscures pour rencontrer les adversaires du régime : socialistes-révolutionnaires, menchevicks, anarchistes, tous hors-la-loi.

Fraternellement, nous nous communiquions les résultats de nos investigations. Nous discussions. Nous

n'étions pas toujours d'accord. Vergat, Souchy et moi nous nous gardions de tout jugement hâtif sur un bouleversement social aussi considérable, sur des faits complexes et souvent contradictoires, mais Lepetit, tempérament à fleur de peau, s'encroûlait sans cesse contre tout ce qui heurtait ses convictions libertaires. Pestagna passait tout au crible d'une critique acérée et ne trouvait rien de bon dans la République des Soviets. Lefèvre sentait au fil des jours son enthousiasme décroître. Borghi était atterré.

L'annonce du triomphe de la Révolution bolcheviste avait soulevé d'enthousiasme les révolutionnaires du monde entier. Ce n'était plus une simple révolution politique, un changement de gouvernement : c'était la Révolution sociale que les grands penseurs socialistes du XIX^e siècle : les Marx et Engels d'une part, les Proudhon, Bakounine, Kropotkine et Malatesta d'autre part, avaient si ardemment désirée.

L'ère du capitalisme était finie, une société nouvelle s'élevait dans laquelle serait supprimée l'exploitation de l'homme par l'homme et l'autorité de l'homme sur l'homme, une société sans classes et sans subordination.

Avec son généreux tempérament latin, Borghi avait en maintes écrits, en de multiples conférences, salué en Italie l'aube des temps nouveaux, le communisme rayonnant qui allait, à l'exemple de nos amis russes, soulever les masses ouvrières écrasées et exploitées depuis si longtemps par la bourgeoisie capitaliste.

Et c'est pour cela que lui, comme nous, avions tout quitté, tout risqué pour étudier sur place la première Révolution sociale que le monde ait connue.

Mais la réalité était bien différente de ce qui avait forgé nos rêves et nos espoirs.

Borghi en souffrait, plus peut-être que nous, parce qu'il avait été plus enthousiaste : « Il y a tout de même de belles choses ici », nous répétait-il, sans doute pour se consoler lui-même. Bien sûr, et la Constitution de 1918 contient même des choses remarquables, mais ce n'était que des théories, des projets et, dans les cas les plus favorables, des essais embryonnaires.

Ce qui nous révoltait, c'était la domination absolue de toute l'équipe dirigeante, la suppression de toute liberté d'expression : la liquidation par la violence ou par la ruse de tout opposant aux conceptions bolcheviques. Depuis longtemps déjà les socialistes révolutionnaires, qui avaient tant donné des leurs dans leur lutte contre le tsarisme, les menchevicks, les anarchistes, les partisans des soviets libres, les syndicalistes qui n'acceptaient pas la subordination totale des syndicats au parti, n'étaient plus que des ilégaux traqués comme contre-révolutionnaires et exterminés sans merci.

Lénine m'avait dit un jour : « Mais mon cher camarade, vous parlez toujours de liberté, la liberté n'est pas une conception marxiste, c'est une idée petite-bourgeoise. »

Pour nous, libertaires, qui faisons de la suppression de l'autorité de l'homme sur l'homme la base de notre doctrine, il nous était difficile d'admettre de tels propos.

Pourtant le gouvernement s'efforçait de nous montrer une image du communisme qui ne nous effrayait pas.

L'hôtel Dielvoï Dvor où étaient logés les délégués au deuxième Congrès de l'Internationale Communiste, présentait au dire des dirigeants un modèle de la société fraternelle qu'ils étaient en train de construire.

L'argent était supprimé (et il faut reconnaître que le gouvernement bolcheviste avait, à cette époque, décrété cette suppression de l'argent, source de toutes les corruptions et de toutes les inégalités sociales), Lénine était, à cet égard, en conformité avec l'enseignement marxiste : « Le but essentiel du socialisme est la suppression du salariat. » (Fr. Engels. Lettre à Bebel, 23 mai 1875.)

Karl Marx n'avait-il pas écrit de son côté : « Dans

A LA MEMOIRE D'ARMANDO BORGI

le communisme... quand le travail aura cessé de n'être que seulement un moyen d'existence pour devenir le premier besoin de la vie, quand de pair avec le développement de l'individu, auront grandi les forces productives... on pourra dépasser l'horizon étroit du travail bourgeois (répartition des produits en fonction de la quantité de travail) et que la société pourra innover sur son drapeau : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins. »

Les ouvriers, les paysans donnent leur travail, et il nous soignent bien, et réservés aux hôtes de la Russie, leurs richesses non selon la quantité ou la qualité de leur travail, mais selon leurs besoins.

A Dielvoï Dvor, nous donnions notre travail intellectuel, nos connaissances — et il faut avouer que nous les donnions sans compter. Et, sans compter non plus, nous étions logés, nourris, soignés, habillés.

Un médecin était à notre disposition à la chambre et il nous soignait bien, nous donnait les médicaments les plus aptes à nous rétablir. Dans la société socialiste, l'intérêt du médecin est qu'il y ait beaucoup de malades et les fabricants de spécialistes pharmaceutiques nous abreuvait, à force de publicité laide, de drogues sans valeur mais qui leur procuraient de gros bénéfices (1). En régime communiste l'intérêt du médecin est qu'il y ait le moins de malades possible et il n'y a pas de trust des spécialistes.

Quand l'hiver approcha (je crois que Borghi était déjà parti), je me rendis à la chambre 22 où il y avait donné des vêtements chauds, des gants, des bottes fourrées et une magnifique pelisse.

Bien sûr il n'y a pas de pelisses pour tout le monde, mais on peut établir un roulement ou un tirage

sort, l'intéressant est que les droits de chacun sont égaux et que ce ne soient pas toujours les ministres, les chefs, les maîtres, les riches qui puissent en bénéficier.

Malgré la misère effroyable qui régnait en Russie la cuisine de notre hôtel était convenablement appointée et le caviar abondait sur les tables. Armando n'aimait guère ces œufs d'asturien, disait, en riant, que ce n'était excellent que pour faire briller les chaussures. Mais quand il eut vu dans une des files de prolétaires attendant des heures devant les restaurants communistes pour recevoir une soupe aux arêtes de hareng, un kilo de pain pesant constitué d'une mixture de débris de céréales et de paille hachée et une ration de « cachat » (grains de blé ou de millet cuits à l'eau sans matières grasses) et souvent sans sel car le sel manquait à Moscou, notre camarade changea d'avis.

Un jour dans la salle à manger, je le surpris en altercation avec un tchékiste qui lui reprochait véhémentement d'avoir pris du caviar sur la table de l'intention de l'emporter.

Quand le policier fut parti, je demandai à Borghi ce qui s'était passé :

— C'était ma part, me répondit-il, j'ai bien droit de disposer de ma part.

— Et que voulais-tu en faire ? m'exclamai-je : des chaussures ?

— Non, dit-il, la porter à un malheureux dans la rue.

Ce jour-là j'ai aimé davantage Armando Borghi. Car ce qui choquait notre camarade et nous nous étions étonnés de voir qu'il n'était dans ce pays où les classes étaient théoriquement abolies et l'arbitraire qui présidait à la distribution des cartes de ravitaillement.

Lénine fait entièrement siens les écrits de Marx et d'Engels : « Le prolétariat a besoin d'un Etat, tous les opportunistes le répètent, mais ils oublient d'ajouter que le prolétariat n'a besoin que d'un Etat dérisoire, c'est-à-dire tel qu'il commence aussitôt à dé-

ment. Il y avait 3 catégories de restaurants communistes : dans la première on mangeait deux fois par jour, dans la deuxième une seule fois, dans la troisième on donnait seulement le pain noir, la soupe de hareng et le plat de « cachat ». Il existait, il est vrai, un marché noir où les privilégiés et les malins pouvaient, malgré la suppression officielle de l'argent, trouver du pain blanc, de la viande, des volailles et autres victuailles prohibées.

Le Dielvoï Dvor et deux ou trois autres hôtels, étaient hors série et réservés aux hôtes de la Russie et à l'élite communiste. « Ce n'est que provisoire, nous affirmait les dirigeants bolchevistes, nous sommes en guerre sur tous les fronts, et la contre-révolution est toujours menaçante. »

La contre-révolution ! C'était une véritable hantise qui justifiait toutes les exactions du pouvoir dictatorial : les persécutions, les délations, les arrestations et les fusillades. La police politique de Djerzinski (la Tcheka) était partout. Même dans notre hôtel privilégié où l'on s'efforçait de nous montrer l'image d'un communisme idéal, la police régnait en maître : le serveur qui nous passait les plats en écoutant nos conversations, l'interprète qui traduisait nos questions, le perroquet qui nous coupait les cheveux en bavardant selon l'habitude de la profession, la belle fille qui nous faisait du charme dans le bureau des renseignements, les guides qui, si complaisamment, nous accompagnaient en visite, tous et toutes étaient de la police. Et c'était à nous de nous défendre et sous une surveillance incessante. Même quand nous prenions les plus grandes précautions pour discuter entre nous, nous nous demandions toujours si quelque micro-

par MAURICIUS

phone caché, quelque oreille occulte n'enregistrait pas nos paroles ? Il y avait aussi des miliciens en armes dans les couloirs. Pour quoi faire ?

— Peut-être pour nous garder, disait Borghi, qui voulait toujours conserver quelque illusion.

— Pour nous garder de qui ? ricanaient Pestagna, pour nous surveiller, oui, et se garder de nous.

Pendant les trois mois que nous passâmes à Moscou, nous vécîmes dans cet air irrespirable et accablant. Pourtant un jour il eut un rayon de soleil : Lénine nous avait fait envoyer la première édition en français de son livre « L'Etat et la Révolution ». Sa lecture nous surprit et nous reconforta en nous révélant un aspect de Karl Marx et de Fr. Engels que nous avions mal étudié.

L'Etat, dans la conception marxiste, n'était pas ce que les controverses passionnées et partiales entre Proudhon, Bakounine et Marx nous avaient fait supposer.

« L'Etat, écrit Engels (Origines de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, 1884) est le produit et la manifestation de l'antagonisme irréconciliable des classes. L'Etat est un organe de domination, d'asservissement d'une classe sur une autre, un organe qui établit cet asservissement en évitant les collisions, c'est-à-dire en enlevant aux classes opprimées leurs moyens de lutte contre leurs oppresseurs. »

Marx est encore plus précis : « Le prolétariat n'a besoin de l'Etat que pour un temps, pour établir la dictature révolutionnaire et briser la résistance de la bourgeoisie, mais sur la suppression de l'Etat comme tel, nous sommes complètement d'accord avec les anarchistes. » (1873)

Lénine fait entièrement siens les écrits de Marx et d'Engels : « Le prolétariat a besoin d'un Etat, tous les opportunistes le répètent, mais ils oublient d'ajouter que le prolétariat n'a besoin que d'un Etat dérisoire, c'est-à-dire tel qu'il commence aussitôt à dé-

rir et ne puisse pas ne pas déprimer. Le fonctionnarisme et l'armée permanente sont des parasites qu'il faut éliminer. » Oui, la lecture de « L'Etat et la Révolution » nous reconforta.

La dictature du prolétariat qui était, en fait, la dictature du parti bolcheviste, l'asservissement des Soviets et des syndicats, la suppression de toutes les libertés, le régime policier, tout cela qui nous avait révoltés n'était, même si le parti avait commis des erreurs et des exactions, que des nécessités de la lutte révolutionnaire. Une fois la Révolution triomphante, la guerre étrangère et la guerre civile terminées, le pouvoir politique commencerait de déprimer jusqu'à disparaître, pour faire place à la libre Association des travailleurs œuvrant pour le bien de tous, « sans contrainte et sans subordination ».

Borghi était le plus réjoui d'entre nous, lui qui, maintes fois, s'était lamenté : « Qu'est-ce que je vais dire aux camarades en rentrant en Italie ? » Maintenant il saurait leur parler.

Hélas ! le livre de Lénine n'était qu'une théorie que les faits allaient singulièrement contredire.

« Une chose est incontestable, écrit Léon Trotski dans « La Révolution trahie » : A la fin de ses vingt premières années, l'Etat soviétique est loin d'avoir déprimé, il n'a même pas commencé de déprimer, pis, il est devenu une machine de coercition sans précédent dans l'histoire. La bureaucratie, loin de disparaître, est devenue une force incontrôlée dominant les masses ; l'Armée, loin d'être incontrôlée dominant les armes, a formé une caste d'officiers privilégiés au sommet de laquelle sont apparus les maréchaux... La Révolution a été trahie. »

Mais Trotski ne semble pas du tout se rendre compte que cette trahison, qu'il impute à Staline, a commencé du jour où le parti bolcheviste a, selon l'expression d'Elsbacher, extorqué l'Etat à son profit et qu'on n'a jamais vu dans l'histoire une minorité s'étant emparée du Pouvoir s'en dessaisir volontairement.

« L'Etat, cette croissance parasitaire qui vit aux dépens de la société et en entrave le libre développement (Karl Marx), ne peut, en Russie, se dire socialiste et encore moins communiste puisqu'il n'a supprimé ni le salariat, ni les classes sociales. C'est un capitalisme d'Etat avec son armée permanente, sa diplomatie, secrète, sa police d'Etat, sa magistrature d'Etat, sa bureaucratie d'Etat, ses trusts d'Etat, c'est-à-dire tout ce que la doctrine marxiste s'était donné comme mission de détruire. L'Etat concentré en quelques mains devenu totalitaire et dans sa phase impérialiste. »

« La phase impérialiste de l'Etat, écrit Lénine, est caractérisée par son esprit de conquête. »

Or il est indéniable que toute la politique des maîtres du Kremlin depuis Staline a été dirigée vers la conquête de nouveaux territoires et de nouveaux peuples à asservir à leur domination.

Malgré le scepticisme de plusieurs d'entre nous, nous n'avions pas prévu une telle faillite quand nous quittâmes Moscou en 1920.

Ce n'était d'ailleurs pas une petite affaire de regagner nos pays respectifs, car il était aussi difficile de partir de Russie que d'y entrer.

De même que j'avais eu la chance d'arriver à Moscou avec les députés allemands, Armando Borghi put revenir sans encombre avec les députés italiens Serrati et Bombacci.

Vergat, Lepetit et Raymond Lefèvre furent envoyés à Mourmansk pour passer par la Norvège septentrionale, mais nous étions en octobre, la nuit polaire approchait. Vaincus par l'apathie ou peut-être l'hostilité des autorités, nos camarades s'embarquèrent sur un bateau de pêche et périrent dans les eaux glacées de l'Océan Arctique.

Resté seul à Moscou, toujours surveillé par la Tcheka, ayant constamment à me défendre contre les intrigues des ennemis personnels qui poursuivaient ma perte, je fus sauvé par Lénine qui ordonna à l'Internationale Communiste d'assurer mon rapatriement. Mais par quel chemin ? L'hiver interdisait la route du Nord, les Polonais tenaient toujours le front de l'Ouest, on me proposa le Transsibérien et le retour par la Chine. Je refusai un tel périple et choisais la route du Sud, quoique l'Armée Rouge de Trotski fut

toujours aux prises avec les troupes de Wrangel et ne put finalement libérer l'Ukraine par la victoire de Pérékop qu'en s'alliant avec les partisans anarchistes de Makhno, mais la guerre terminée Trotski renia ses engagements et les anarchistes réunis légalement à Kharkov furent tous arrêtés et emprisonnés. Makhno réussit à s'enfuir et reprit la lutte clandestine.

Après un voyage de deux mois terriblement mouvementé, je réussis à m'embarquer à Odessa sur une barque de pêche qui, prise dans une violente tempête de sibirocco, après avoir dix fois failli sombrer, finit par aborder à Sinope en Asie Mineure.

L'Europe, à cette époque, était en plein délire : Mustapha Kemal régnait à Angora (Ankara) et était en guerre avec le sultan de Constantinople et les Grecs soutenus par les Alliés.

Mis en prison par les Turcs comme ressortissant français, je fus libéré par Mustapha et convoyé clandestinement à Constantinople où la police française contrôlait Stamboul, la police anglaise Péra et la police italienne Galata : un guépier. Je m'enfuis dans la soute à charbon d'un navire grec, le « Naros », où, après avoir échappé au complot des chauffeurs qui voulaient m'assassiner, je fus arrêté à Smyrne et emprisonné comme espion turc.

Remis finalement au consul de France, celui-ci me confia papiers et argent et m'expédia à Marseille comme agent bolcheviste.

Je m'évadai à Naples pour tomber sur la Révolution fasciste à Florence. Je finis par passer les Alpes avec un contrebandier et me faire arrêter à Villefranche-sur-Mer, puis conduire à Paris, où je fis la connaissance d'un aimable juge d'instruction qui m'inculpa de complot contre la Santé de l'Etat et me fit incarcérer à la prison de la Santé.

Après les prisons russes, les prisons turques, les prisons grecques, il fallait bien que je connusse les prisons françaises.

Il est difficile d'être un homme libre.

J'appris dans ma cellule qu'Armando avait, lui aussi, été emprisonné, que Pestagna était à Montjuich. Je ne les ai jamais revus.

J'écrivis à Borghi longtemps après, quand, sur l'ordre de l'Internationale Communiste, j'eus été jugé par un Tribunal d'honneur composé des représentants de toutes les organisations ouvrières, y compris le parti communiste, et qu'après des semaines d'enquête ce tribunal conclut dans un procès-verbal que publiaient le « Journal du Peuple », le « Libertaire » et l'« Humanité » (octobre 1921) que ses membres avaient acquis les preuves que j'avais été, pendant la guerre, victime d'une machination policière et que j'étais complètement innocent des accusations portées contre moi.

Armando Borghi avait repris sa collaboration à « Umanita Nova » dont il me fit le service et combattit pour le communisme libertaire, la seule conception sociale qui supprime l'exploitation de l'homme par l'homme et l'autorité de l'homme sur l'homme et puisse instaurer une société d'hommes libres dans laquelle l'harmonie sociale résultera, comme l'a écrit Friedrich Engels, « non de cette force spéciale d'oppression qui s'appelle l'Etat, mais du fait, qu'étant supprimées la misère et l'exploitation, les hommes s'habitueront à observer les conditions élémentaires de la vie sociale sans contrainte et sans subordination ».

La Révolution bolcheviste a fait faillite mais son enseignement doit nous servir de guide.

Du petit groupe d'amis qui étions à Moscou en 1920 et qui essayions de comprendre cette Révolution, Vergat, Lepetit et Raymond Lefèvre sont morts dans l'Océan Arctique, Pestagna a été tué pendant la guerre civile espagnole, Souday a péri dans un camp de concentration hitlérien, Armando Borghi vient de disparaître. Je reste seul avec ma peine de les avoir perdus mais je ne saurais mieux honorer leur mémoire qu'en poursuivant leur idéal et tant qu'il me restera de forces en tâchant de continuer leur œuvre.

Ces événements ont été développés par notre camarade Mauricius dans son livre « Au Pays des Soviets », malheureusement épuisé, et dont la réédition permettrait de bien curieuses constatations sur l'évolution révolutionnaire.

(1) Lire : « Les Charlatans de la Médecine », de C.V. éd. Trec. Editeur : La Table Ronde, 40, rue du Bac, Paris-7.

par G.M., Secrétaire Général de l'Internationale de F. A.

Dixième congrès national de la Fédération anarchiste mexicaine

I. — Approbation des rapports des camarades Felipe Quintas Guzmán, secrétaire aux Relations intérieures; Rodolfo Aguirre Robles, trésorier et Efrén Castrejón de la Commission de Presse de la F.A.M.

III. — Dans chaque numéro de « Regeneración » (l'organe de la F.A.M., n.d.l.r.) sera publié un texte de Ricardo Flores Magón (l'un des théoriciens libertaires de la Révolution mexicaine, n.d.l.r.).

IV. — Il est recommandé à tous les camarades qui en ont les moyens de se procurer la nouvelle édition de l'Encyclopédie anarchiste qui sera éditée en espagnol, au cours de l'année.

V. — Les délégués de ce congrès doivent expliquer, avec clarté, qu'il existe trois sortes d'exilés cubains : les partisans de Batista, les anticastroistes et les anarchistes, et ceci, afin d'éviter les confusions.

VI. — Le secrétariat de la F.A.M. doit soutenir les étudiants de Tampico et de Nogales, afin de renforcer les groupes libertaires existant ou en formation, dans ces universités. Les groupes anarchistes d'étudiants et le secrétariat de la F.A.M. doivent être en relations permanentes.

VII. — Le secrétariat de la F.A.M. continuera d'œuvrer pour la réalisation du projet de congrès intercontinental de Fédérations Anarchistes, et pour son succès.

VIII. — A l'unanimité du Congrès, les camarades Florencio Torres Muñoz, Domingo Rojas et N. Molina Enriquez, sont désignés pour représenter la F.A.M. au Congrès International de

Fédérations Anarchistes qui doit se réunir, prochainement, à Carrare (Italie).

IX. — Les militants de la F.A.M. doivent travailler à l'intérieur des syndicats afin de propager les idées anarcho-syndicalistes.

X. — Le rapport que la F.A.M. présentera au Congrès de Carrare sera publié dans les colonnes de « Regeneración ».

XI. — La F.A.M., par l'intermédiaire de ses délégués au Congrès International, et en analysant les résultats de la Révolution sociale au Mexique, corrige l'idée erronée que les camarades d'Europe ont encore du mouvement social dans notre pays.

XII. — Une propagande intensive dénoncera et luttera contre les crimes que le capitalisme, l'impérialisme et les dictatures, commettent contre les peuples plus faibles.

XIII. — Nous poursuivrons notre combat pour démasquer les manœuvres et les dupes des politiciens, alliés avec le clergé catholique.

XIV. — Nous travaillerons à la formation de nouvelles valeurs qui aideront à la transformation de la société humaine.

XV. — Les brochures de propagande antireligieuses seront rééditées, afin d'être largement distribuées au peuple mexicain.

XIX. — Le Mouvement Libertaire Cubain en Exil, la Fédération Anarchiste Mexicaine, rédigeront une déclaration commune où ils dénonceront la tyrannie du régime présidé par Fidel

Castro Ruz. Ils inviteront la Fédération Libertaire Argentine à s'unir à cette invitation. La rédaction de ce document est à la charge des camarades cubains.

XX. — La Fédération Anarchiste Mexicaine s'appellera désormais : Fédération Anarchiste du Mexique.

Mexico, district fédéral, le 27 juillet 1968.

Pour la présidence des débats :
Le président, Rodolfo Aguirre Robles.
Le premier secrétaire, Florencio Torres Muñoz.

Le second secrétaire, Martin A. Manriquez Villanueva.

L'organisation spontanée chez les paysans du Chili

La situation des paysans vivant sur le territoire de Santa Marta, à Longotama, revêt une grande originalité, masquée, jusqu'à présent, par le récit des opérations policières organisées contre les exploitants de ces terres.

Les cent quatre-vingt-dix-huit paysans qui exploitaient en commun, et en dehors de tout contrôle privé ou étatique, les terres de Santa Marta, sont, actuellement, retranchés derrière des positions fortifiées qui défendent les abords de la communauté. Cette résistance armée a pour but de s'opposer, par tous les moyens, à l'intervention de la C.O.R.A., organisme d'Etat chargé de réaliser le plan de réforme agraire.

Aussitôt que fut connue l'existence de cette communauté libre de paysans, refusant de se soumettre aux exigences des technocrates d'Etat qui voulaient les chasser de leurs terres, la presse communiste entreprit une vaste campagne de dénigrement contre ces paysans, et se rangea, résolument, au côté des forces de police chargées d'exécuter les décisions de la C.O.R.A.

La situation économique des exploitants de la colonie de Santa Marta contraste avec l'aspect général de l'agri-

culture chilienne, et c'est bien là le plus grave. La communauté possède un cheptel nombreux et sain, un parc de véhicules automobiles important, et sa situation florissante risque de provoquer de nouvelles tentatives d'organisation libre, que ni l'Etat chilien ni les communistes de ce pays, ne souhaitent voir se réaliser.

La C.O.R.A., organisme d'Etat, a donc décidé de chasser les paysans de Santa Marta des terres qu'ils exploitent. Mais ces mêmes paysans, tout en organisant la résistance militaire de leur réduit, ont entrepris une sorte de croisade à travers le Chili, pour expliquer aux paysans la raison de leur succès et leur détermination à défendre ce qu'ils ont construit. La C.O.R.A., où collaborent démocrates-chrétiens et communistes a obtenu des autorités que celles-ci disposent autour de Santa Maria un corps de 80 carabiniers qui interdit toute entrée ou sortie de Santa Marta.

La semaine dernière, les communistes ont tenté d'infiltrer des agitateurs parmi les paysans, sans succès. Les paysans libres, assiégés dans Santa Marta, résistent toujours.

G.M., Internationale de F.A.

Ceux qui nous quittent...

André PRUDHOMMEAUX

Avec Prudhommeaux, c'est une des plus belles intelligences et l'un des esprits les plus fins et les plus cultivés qui nous quittent.

Ces qualités s'assortissaient d'une rare modestie, qui leur donnait encore plus de prix.

André Prudhommeaux n'était ni brillant ni bruyant, il n'était pas de ceux qui arrachent les décisions à coup de gueule ou à coup de poings sur la table, mais à la suite d'arguments. Là, toutefois, son auditoire n'y était pas sourd et aveugle, sinon il n'insistait pas.

C'était là un des traits essentiels de son caractère : l'hospitalité lui était insupportable.

Autant il goûtait la courtoisie d'une controverse, autant il appréciait la confrontation des idées d'autrui avec les siennes, autant, en revanche, il avait l'aversion pour la polémique, où sa nature ne trouvait plus son climat et se dérobait.

Il ne répondait plus alors que par quelques phrases avarès, comme celle dont il apostrophait certain jour un marxiste.

Celui-ci lui ayant déclaré avec une telle assurance que le marxisme avait des réponses à toutes les questions que l'on pouvait poser, Prudhommeaux répliqua : « Et moi, j'ai des questions à poser à toutes vos réponses. »

André Prudhommeaux naquit à Guise dans l'Aisne, son père était professeur et sa mère était nièce du fourrieriste Godin, créateur du phalanstère qui porte son nom et donateur de son usine de soies à ses ouvriers, après l'avoir converti en coopérative.

Le jeune André, dépassant ses ascendants, adopta très jeune les idées libertaires qui furent les siennes jusqu'à sa fin.

Elève agronome à Grignon, il quitte rapidement cette école pour s'établir dans la librairie, puis on le retrouve directeur d'imprimerie à Nîmes où il crée « Terre libre », organe de la « Fédération anarchiste française », entre 1937 et 1939.

Dans le même temps il collabore à la « Revue anarchiste ».

Cette période de sa vie est particulièrement active, et il nous laisse de nombreux écrits sur la Révolution espagnole, notamment sur l'expérience de la collectivisation des terres.

Septembre 1939 : Deuxième Guerre mondiale; Prudhommeaux et les siens quittent la France pour la Suisse en compagnie de l'historiographe Alexandre Croix.

Il bénéficie à Genève de l'hospitalité de Luigi Bertoni et de Widmann-Pena qui procurent aux exilés un havre de Paix.

La guerre ayant pris fin, Prudhommeaux et les siens reviennent en France, et s'établissent à Versailles où notre ami devait finir ses jours.

1945. La Fédération anarchiste se réorganise et Prudhommeaux lui prête le concours de sa grande connaissance du mouvement international, facilitée par ses dons de polyglotte et par ses nombreuses lectures des organes étrangers.

C'est à cette époque qu'il est permanent de notre organisation et c'est encore au cours de ces années 1946-1947 qu'il édite ces deux remarquables études : « Catalogue libertaire » (1936-1939); « La Commune de Berlin » (1919).

A la suite de vaines tentatives de prise en main de notre Fédération par des éléments marxistants, celle-ci reprend sa voie libertaire en 1953, et c'est à Prudhommeaux qu'est confié le poste des relations internationales qu'il est le plus désigné à remplir.

La maladie seule nous privera d'un concours précieux entre tous, et que ses successeurs poursuivront dans l'esprit ouvert qui fut le sien.

Nous n'avons parlé ici que du militant, laissant de côté ses travaux littéraires : ses traductions de Shakespeare et de Michel-Ange, sa participation à la collection « La Pléiade », grâce à notre cher Albert Camus.

S'il est vrai, comme le disait un jour Ch.-A. Bontemps, que tout homme est un irremplaçable, jamais nous ne le sentons aussi bien qu'aujourd'hui.

Maurice LAISANT.

GERMINAL DE SOUSA

(Secrétaire général de la FAI, 1936-1939)

Notre camarade Germinal de Sousa est mort, à l'âge de 59 ans, des suites d'une longue maladie. Depuis plusieurs mois déjà il avait dû quitter le poste de correcteur de presse qu'il occupait au « Diário de Lisboa ».

Né à Porto, Germinal de Sousa était le fils du grand militant ouvrier, Manuel Joaquim de Sousa, qui fut Secrétaire général de la C.G.T. Portugaise (« Confederação General dos Trabalhadores », affiliée à l'A.I.T.), et directeur du quotidien anarcho-syndicaliste de Lisbonne, « A Batalha ».

Dès l'âge de 14 ans, Germinal milita dans les rangs des Jeunesses Syndicalistes de Lisbonne, collaborant activement à la rédaction de l'hebdomadaire de la Fédération des J.S., « O Despertar ».

En 1927, lors de la prise de pouvoir par les militaires, G. de Sousa se réfugia à Barcelone, où il poursuivit la lutte.

En 1936, âgé de 27 ans, il vit en exil, en France, puis en Afrique du Nord. C'est à cette même date qu'il est désigné comme Secrétaire général de la F.A.I. (« Federación Anarquista Ibérica »).

Il vécut la Révolution espagnole et lorsque le fascisme triompha, en 1939, il fut interné, avec des milliers de réfugiés dans le camp de concentration français de Vernet.

Libéré, il reprit le chemin de l'exil, puis décida de revenir au Portugal, où il vécut jusqu'à sa mort, étroitement surveillé par la police de Salazar. Il projetait, récemment, de venir vivre à Paris.

Le 3 novembre 1968, de nombreux camarades suivirent son corps jusqu'au cimetière de Alto de Sao Joao, où il fut inhumé.

José Dos R. G.

et le Secrétaire de l'Internationale de F.A.G.M.

Nicolas APOSTOLIDES

Nicolas Apostolidès est mort, le 4 novembre 1968, dans une chambre d'hôtel meublée, à Belleville.

Nicolas, comme on l'appelaient dans les milieux anarchistes, avait vécu pauvre toute sa vie. Il aimait cette pauvreté intrinsèque, elle lui semblait le lot des libertaires.

N. Apostolidès naquit dans la Grèce déchirée du début de ce siècle, à un moment où la propagande et l'action anarchistes attireraient sur les libertaires une répression féroce et méticuleuse qui devait laisser le mouvement anarchiste grec exsangue.

Jusqu'en 1900, J.M. Manganaras et Karampilas avaient publié le périodique « Epi ta Proso » (« En Avant ») qui forma tant de militants et soutint tant de combats. A Pyrgos, Demetrio Arnellos publiait « Néon Foss ».

C'est dans un pays où les militants avaient été décimés, mais où la tradition anarchiste était bien vivante, que Nicolas Apostolidès soutint ses premières luttes. Issu des rangs socialistes, il rallia, très tôt, les libertaires et devait, sa vie durant, consacrer tous ses efforts à répandre nos idées et à lutter contre l'obscurantisme religieux dans son pays.

Nicolas Apostolidès avait, durant les années 1966-1967, œuvré pour la préparation du Congrès International de Carrare, s'entourant d'une équipe de jeunes Grecs qu'il animait de son inépuisable énergie. A Carrare, il représenta le « Helliniki Anarkiki Kinici ».

Militant infatigable, il projetait, récemment, de réaliser, en collaboration avec le Secrétaire de la C.R.I.F.A., un périodique libertaire de langue grecque. Nous tenterons, hélas ! sans lui, de mener ce projet à bien, ce sera, nous le savons, l'hommage le plus profond que nous pourrions lui rendre.

Avec N. Apostolidès, le Mouvement International perd un grand militant. Ecrivain peu, il faisait partie de cette espèce d'hommes pour qui l'anarchie est, avant tout, l'action et l'exemple quotidien.

Le Secrétaire Général de l'Internationale de F.A. G. M.

DE LA CONTESTATION

par Maurice LAISANT

La contestation n'est rien en soi. Elle ne prend de sens qu'à partir de l'objet contesté, et par conséquent cet objet lui est indispensable. En effet, faute de celui-ci, la contestation ne serait plus que la contestation de rien, soit l'absence de contestation. Et, de même, la contestation de tout ne devient-elle pas la contestation de la contestation elle-même ?

Paraphrasant Molière qui disait :
 « Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde »,
 nous pourrions écrire :

Ce n'est contester rien, que de tout contester. Au surplus, ennemis de tout système, comment sous-entendons-nous au système qui consiste à tout refuser ? Le refus n'a pour nous de valeur que dans la mesure où, face à un état de choses malaisant ou stupide, il oppose le veto de la conscience et de la raison, dresse le procès de ce qu'il dénonce et apporte la condamnation de ce qu'il met en cause.

Faute de cette sélection, la contestation n'est plus qu'une vaine agitation, un dévouement sans but et sans espoir.

Elle n'est du reste pas nouvelle pour nous, et nous avons eu depuis l'origine des temps l'occasion de rencontrer cette vieille connaissance qui a, nous le savons, tous les visages.

N'est-ce pas par contestation de la dignité humaine et de la liberté que nous avons connu l'esclavage sous toutes ses formes, depuis les cheptels humains de l'Antiquité jusqu'au salariat contemporain, en passant par le servage moyenâgeux, et la triste condition paysanne de ce que l'on appelle « Le grand siècle » ?

N'est-ce pas en raison de la contestation, pour l'homme, de refuser la violence et la discipline que des armées ont sévi, ont imposé leur pesante tyrannie, ont recouru à tous les moyens pour remplir leurs casernes et leurs galères : des lointains sergents recruteurs à la moderne conscription obligatoire ?

N'est-ce pas enfin, et toujours, la contestation de « la majorité de l'homme », qui l'a destitué du droit de gérer — en titre et en fait — ce qui le concerne, qui lui a imposé de s'en remettre à des divinités terrestres du soin de ses propres intérêts, qui l'a contraint à accorder à papes, empereurs, rois, dictateurs, souverains, cénacles divers, la conduite de ce qui n'appartenait qu'à lui-même ?

Où, la contestation sait prendre tous les visages, elle n'est qu'une arme aux mains de qui veut s'en servir.

C'est pourquoi nous ne saurions approuver aveuglément cet outil, qui apparaît — selon celui qui l'utilise et selon l'objectif qu'il se fixe — comme un facteur de renforcement de l'autoritarisme sous toutes ses formes, aussi bien qu'un atout majeur de la lutte pour la libération humaine.

Tout ce qui précède n'est pas le fait de préoccupations grammaticales ou de souci littéraire, mais est inspiré par l'inquiétude que nous donne l'orientation d'une lutte, qui fut la nôtre et qui se trouve menacée de se détruire elle-même.

Où, nous avons encouragé, appuyé cette contestation d'un monde de folie où tout est à contester, nous avons dénoncé avec vous, révoltés de mai, l'autorité morale qui façonne et standardise les esprits, l'autorité économique qui accorde à quelques-uns les faveurs des richesses de ce monde et les refuse au plus grand nombre, l'autorité politique qui s'arroge le droit de penser, de décider et d'agir au nom de ceux qu'elle prétend représenter et dont le vote n'est en fait qu'une démission camouflée.

Nous avons contesté avec vous, ce qui s'ensuit d'un pareil appareil : les conflits internationaux où s'engloutissent, avec la jeunesse du monde, la révolte contre les contradictions d'un système social que les chefs de gouvernements étaient impuissants à résoudre autrement que par des tueries.

Nous avons contesté, avec vous, en dehors de ces guerres mondiales, où les peuples laissent leur sang et leur appétit de justice, cette guerre sociale permanente qui oppose les hommes, non seulement de classe à classe, mais d'individu à individu, dans la lutte pour les places à conquérir et les avantages qu'elles accordent.

Où tout cela, avec vous (et je serai tenté d'écrire avant vous), nous l'avons contesté et nous sommes prêts à le contester encore et toujours.

Mais contester le reste, contester ce qui s'oppose à cet état de choses, contester la liberté de l'individu et le respect qui lui est dû, contester son droit d'expression, contester toute ébauche d'organisation sociale, d'association humaine, de coordination des efforts et des activités de chacun, c'est proprement revenir en arrière, refuser l'antithèse aussi bien que la thèse et prôner le néant.

Au nom même de la contestation, nous nous devons de demander à la contestation de se définir, de fixer ses objectifs et le pourquoi de ses oppositions, faute pour elle de se cantonner à une obstruction brouillonne de tout et de rien.

J'entends bien que dans un monde où règne l'injustice et le crime, ce n'est pas le crime ou l'injustice

qu'il faut dénoncer, mais le système social qui les permet et qui les favorise, et tout ce qui précède ne s'applique nullement à votre refus des mascarades de participation, où le pouvoir — non content de vous gruger — veut vous faire admettre que vous êtes les bénéficiaires de l'opération.

Non, ce que je regrette et ce qui m'afflige est de voir des individus, en principe dressés contre le pouvoir, se dresser pareillement contre les opposants au pouvoir et se livrer à leur égard à une obstruction systématique.

Cela s'expliquerait s'il s'agissait de politiciens soucieux de la formule : « Ote-toi de là que je m'y mette », s'il s'agissait de ces Janus pour qui le système est maudit ou béni, selon qu'ils en sont exclus ou qu'ils en ont les rênes, mais cela ne saurait s'expliquer en aucune manière lorsque ces manœuvres sont dirigées contre les anarchistes pour qui la formule d'Emile Armand reste leur devise : « J'expose, je propose, je n'impose pas. »

En agissant de la sorte, non seulement ces contestataires se ridiculisent, mais ils font le jeu des autoritaires de tout poil qui proclameront qu'une discipline (voire une dictature) est nécessaire et qu'une pareille attitude en apporte la preuve.

Enfin la contestation se doit d'aller au-delà de la critique des systèmes qui l'entourent, et qui se ressemblent si étrangement.

Elle se doit d'envisager dans ses grandes lignes la possibilité d'une société nouvelle où l'homme pourra en être partie sans en être l'esclave, où le bien général (cette vague entité pour laquelle on nous invite aujourd'hui à tant de sacrifices) ne sera que la somme de tous les biens particuliers, où la raison d'Etat (cette divinité) cédera le pas à la raison tout court, où l'individu cessera d'être électeur pour devenir à son échelle le coresponsable de toute l'organisation sociale.

Faute de restituer à cet individu, et sa liberté et sa responsabilité, l'on assistera au renouvellement du mal dont nous sommes les témoins.

Les autres hommes, ou les mêmes, sous d'autres noms, et avec un autre vocabulaire, partiront des mêmes bases pour vous inviter à de mêmes démarches, qui nous conduiront aux mêmes impasses.

Pour nous épargner un pareil renouvellement de notre destin, une seule issue : la responsabilité de tous et le contrôle permanent par tous de la chose publique.

Contestez tous les systèmes du monde, mais ne contestez pas la liberté !

RÉVOLUTION ET PATIENCE

« Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, sommeil, et lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, sur le même rythme ; cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. »

(Albert Camus - Le Mythe de Sisyphe).

Dès ce jour, si l'on se force à fermer les yeux parce qu'on a peur de sa découverte c'est en soi, à l'intérieur que l'on va trouver l'horreur de sa comédie réelle, la honte de sa soumission, le regret de l'ignorance et la vieille peur de la mort ; la peur parce que là encore on voudrait fermer les yeux devant la seule expérience que, bon gré, mal gré, il faudra bien accepter (expérience absolue car personne n'en peut témoigner, personne ne l'a vécue) ; la peur qui toujours nous fait repousser l'échéance à demain quand on le peut ; la peur qui, inconsciemment nous fait prendre patience.

A tout cela une aspiration nouvelle à la mort (contradictoire à la peur) dont la jeune puissance noire vainquant la terreur nous poussera au suicide ou, vaincue, laissera à nouveau nos regards se tourner vers l'extérieur à la recherche d'un nouvel équilibre. C'est le mouvement de révolte individuelle.

C'est suffisant pour faire des révoltés, des chercheurs de solutions (ce n'est pas péjoratif), des hommes conscients de toute façon, et c'est le point de départ, l'essentiel, la flamme que l'action ne devra jamais éteindre. « En suivant la pensée révoltée dans ses œuvres et dans ses actes nous aurons à dire chaque fois si elle reste fidèle à sa noblesse première ou si, par lassitude et folie, elle l'oublie au contraire dans une ivresse de tyrannie ou de servitude. »

(Albert Camus - L'Homme révolté.)

C'est insuffisant pour créer un monde à la mesure et au service des hommes, insuffisant pour la révolution, insuffisant pour l'anarchie et trop peu pour l'anarchie qui suivra l'anarchie.

En effet, l'homme conscient, aussi désarmé physiquement que le mouton, s'il reste seul, devra faire face à cette évidence qu'il est puéril de chercher des solutions qui surpassent la mesure de son isolement et sa supériorité le poussera à l'autorité et à l'exploitation de l'ignorance des autres à son profit (l'anarchie, c'est autre chose). Et la révolution ne doit pas aboutir à l'isolement de chacun sur son petit carré de planète mais à une société où, délivrés de l'autorité, les hommes communiqueront entre eux sur tous les plans ; société qui ne sera pas parfaite. Le parfait serait justement l'isolement total de chacun et là nous voyons encore que le parfait est inhumain, et c'est justement l'humain que veulent les anarchistes.

L'homme conscient, tant qu'il n'aspire qu'à la solitude de la perfection connaîtrait l'esprit dans lequel il devrait utiliser les outils de la révolution, mais son isolement sans cesse viendra lui répéter qu'il n'a pas d'outils.

Pour entrevoir une possibilité concrète de réalisation de la révolution

et par suite d'un monde révolutionnaire, c'est-à-dire toujours remis en question, et toujours avec des réponses aux questions, donc jamais parfait, les hommes devraient s'associer.

Un monde logiquement parfait serait humainement imparfait du fait de sa perfection. Au moment où le définitif serait atteint dans les structures et dans la réalisation de ces structures, les hommes techniquement ou administrativement responsables à cet instant précis seraient amenés à imposer leur autorité parce que du même coup ils deviendraient le reflet de ces structures. Et il est impossible de supprimer tant la responsabilité que la technique et l'administration puisqu'elles sont l'élément mécanique des associations humaines, et à plus forte raison des associations les plus complexes. La perfection amènerait donc l'anéantissement, pas la révolution. La révolution doit commencer par l'association et ne jamais finir. Mais quand commencera-t-elle ?

On pourrait dire qu'elle est déjà commencée. Un peu partout des hommes conscients de leur misère creusent les fondations du gigantesque édifice de cette tour de Babel, en compagnie, comme des camarades de chantier. Pour eux, il ne s'agit pas de creuser chacun son petit trou n'importe où, mais bien la tranchée d'où demain s'élèveront les murs qui arrêteront l'autorité et derrière lesquels ils tenteront de faire passer le plus possible parmi ceux qui n'en sont même pas encore à la révolte individuelle. C'est quand ce mur sortira de terre que se produira l'affrontement, la bagarre (un mur, ça se voit), et c'est ce mur qui nous défendra des canons du pouvoir. Un simple écran serait une lâcheté qui coûterait la vie à trop d'hommes et tout serait à recommencer car les décombres et les cadavres combleraient les fondations.

Il ne faut pas tomber dans le miroir des provocations du pouvoir qui se sait pour l'instant plus fort derrière ses briques creuses que nous sur notre chantier. Tandis que nous astiquons nos armes, c'est nous qui devons provoquer la colère de tous pour qu'elle se libère juste au moment où nous serons prêts. C'est ce qu'a été le mouvement de mai. Le pouvoir l'a repoussé, il ne l'a pas anéanti. Il aurait pu le faire, par la force, au prix de la vie, mais le mouvement n'a pas suffisamment poussé à bout la colère de la bourgeoisie, et c'est la raison paternaliste qui l'a emporté sur la furie (heureusement !).

La provocation qui est une technique momentanée et non une doctrine, qui n'est ni une tradition, ni une philosophie, doit se passer de l'orgueil mal placé et de l'esprit de clan car les méthodes de répression sont individuelles ; les flics ont compris qu'il est plus facile et plus efficace de condamner séparément, individuellement qu'en masse, et c'est en cela qu'ils sont pour nous bien plus dangereux que la loi qu'ils sont sensés défendre, même, si cette loi est un tissu de déséquilibre et d'injustice. La loi est pour la société, le flic pour l'individu. Mais pour en terminer, la provocation n'est que la pioche qui creuse les fondations, tandis que le mur qui nous abritera au moment de la colère sera certainement scellé par les armes, à moins que le pouvoir ne démissionne.

Michel MUCHEMBLED.

Surréalistes, aux armes !

« Le vocabulaire est le même partout ».

(Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur, 14 novembre 1968.)

A la mi-novembre, à l'heure où le paysan rentre son fumier dans les étables, mourait Ramon Menendez Pidal, qui jouissait du titre de combien honorifique de président de l'Académie royale espagnole. Libéral, n'hésitant pas à signer des pétitions pour la liberté de la presse, notre bonhomme ressemblait — l'âge en plus — à notre Laurent Schwartz national, et ce fut une lame amère, entachée de sanglots, qui vint rouler sur ma joue, fatiguée par une nuit blanche. O sort cruel et implacable, où vas-tu poser ta main destructrice et vengeresse ? Pourquoi faut-il toujours que les Académies soient, pour le malheur des rois, les antichambres de la mort ?

L'artisan, pour peu qu'il ait été conspué lors de la parution de son œuvre de jeunesse, (sa gloire personnelle, celle qu'il renie, parce que avec l'âge, mon Dieu, on ne peut plus tricher aux cartes), l'artisan dis-je, se retrouve assis aux côtés de ces illustres Immortels (?) qui encombrant les chemins littéraires de romans et de poèmes qui ressemblent plus à des rots qu'à Notre-Dame de Paris déguisée par Malraux. C'est un labeur exigeant, des heures graves de méditations et de réflexions, parfois coupées par la toux charnelle de François Mauriac, qui mettent en prises nos Académiciens et les petits de ce monde.

Il eût été intéressant en mai, au lieu de s'emparer de l'Odéon, théâtre de France, d'aller poser son séant dans les fauteuils de l'Académie, et de balancer son mégot de cigarette sur la moquette pourpre en s'écriant : « Surréalistes, aux armes ! » Mais l'imagination demande une maturité infantile, et la réalisation des projets de maturation plus que sénile. Car de toute façon, que ce soit Mauriac ou moi qui bâille langoureusement dans le fauteuil, le compte y est toujours : une paire de fesses se repose. Il eût été intéressant aussi d'y apporter ses animaux domestiques, sans se soucier des colibets et des boutades, que n'aurait pas manquer de susciter de la part d'une certaine presse de « gauche », une telle aventure : boutades que nous devinons faciles, mais aussi pleines de ce suc délicieux que nous sert André Wormser avec ses gros souliers vernis. Quant à se soucier de la défense stratégique, tout cela n'était pas de notre ressort ; nous avions, prévues spécialement à cet effet, des brigades entraînées de longue date à la guérilla urbaine, lesquelles brigades faisaient leurs armes aux heures de pointes dans le métro parisien.

Dans l'Odéon occupé, nous pénétrions d'impatience, haranguant les délinquants venus se vautrer gratis avec leurs copines sur les canapés réservés à Barrault, afin de les entraîner jusqu'à l'Académie, où, disions-nous, l'ambiance serait plus chaude, plus intime, et le plafond mieux décoré. Mais rien n'y fit.

Et Jean Paulhan nous quitta, emportant dans sa tombe une crécelle et un cerf-volant volés aux Galeries Lafayette ; et Ramon Menendez Pidal suivit le même chemin, avec plus de dignité peut-être. Et aujourd'hui, devant le terrorisme intellectuel menaçant, François Mauriac se tourne, implorant vers son Dieu, demandant à la manière d'Aragon : « Avez-vous déjà giflé un mort ? » Le temps est venu aujourd'hui de faire germer nos vices. Surréalistes, mes frères, aux armes ! Et comme disait le poète : « Il est des morts qu'il faut qu'on tue »...

Arthur MIRA-MILOS.

« LA RUE »

No 2

Revue culturelle, littéraire d'expression anarchiste, fondée par le Groupe libertaire Louise-Michel.

La lecture de son sommaire suffira à indiquer l'importance de ce numéro dont une grande partie est consacrée à l'étude des événements de mai-juin 1968.

EDITORIAL

LES BARRICADES

Des hydres de mai au solstice de juin (Maurice JOYEUX) ...
Monde étudiant, monde ouvrier (Michel BONIN) ...
Guignol's mécanique (Pol CHENARD) ...
La révolution et l'éducation (Jean-Loup PUGET) ...

ANARCHIE ET REALITE

A travers Carrare (Michel CAVALLIER) ...
La Tchécoslovaquie (Robert GUILLAUME) ...
Socialisme et liberté (Maurice LAISANT) ...

LA SOCIETE ET L'HOMME

Le structuralisme (Arthur MIRA-MILOS) ...
Notes sur le fantastique (Guy-Frédéric KINTIN) ...
Le roman de science-fiction (Jean ROLLIN) ...

ART ET LITTERATURE

L'esclavage par persuasion (Henri COUGAUD) ...
La mer comme un poème (Maurice FROT) ...
Le chemin d'enfer (Léo FERRE) ...
Une idylle (Roger GRENIER) ...

CHRONIQUES

LE GOUT DU LIVRE : La littérature de mai (Maurice JOYEUX) ...
HELIOGRAVURE : L'art de mai (Jean-Louis GERARD) ...
CINEMA : François Truffaut (Paul CHAUVET) ...
VARIETES - MUSIC-HALL : Cora Vaucaire (Suzy CHEVET) ...

En vente : « Librairie Publico » (5 F l'exemplaire). Abonnements : quatre numéros : 18 F ; abonnement de soutien : 30 F.

LA MUSIQUE CONTEMPORAINE est bien vivante

Du samedi 26 au jeudi 31 octobre se sont tenus dans diverses salles parisiennes (théâtre de la Musique, musée d'Art moderne et cinémathèque), les différents concerts donnés dans le cadre des semaines musicales de Paris. A l'affiche, de grands noms, et aussi du génie : Xénakis, Varèse, Bérió, et le plus grand de tous les compositeurs contemporains, Pierre Henry, qui fit une gigantesque démonstration de son génie en créant son « Apocalypse de Jean ».

Le 26 octobre, la journée fut consacrée à Xénakis, le célèbre compositeur marxiste d'origine grecque. Ce fut un succès quant à la foule nombreuse qui y assista : nous dûmes prendre d'assaut les portes du théâtre de la Musique pour être assurés d'avoir des places, refusant bien sûr le principe des priorités réservées aux places numérotées. L'auditoire était jeune, attentif. Ce fut un triomphe. Xénakis, pourtant, m'a déçu. Peut-être parce que je m'attendais plus à entendre sa musique que la musique, cet assemblage de sons qui touchent l'être tout entier dans sa carapace et sa solitude. « Ma musique, dit Xénakis, n'est pas fondée sur le hasard. Le hasard n'existe pas. Elle est basée sur le calcul des probabilités ».

C'est en fait plus un mathématicien qu'un poète, mais un mathématicien doué d'une telle sensibilité qu'on lui pardonne d'avoir fait diriger l'orchestre par un chef en smoking. Sa dernière création, « Nuits », est un magnifique poème lyrique dédié à la mémoire des emprisonnés grecs, et de tous ceux qui, pour des idées, vieillissent, solitaires, au fond de toutes les geôles du monde. Mais Xénakis, j'en suis sûr, n'aura pas causé que des déceptions !

La journée du lundi 28 fut consacrée à Varèse. Moins connu que Xénakis, Varèse n'en est pas moins le compositeur le plus sympathique de ce siècle. Mort en 1965 quelques jours avant que soit donné à Paris un concert qui allait le révéler au public, Varèse vécut dans une profonde solitude et dans une misère plus qu'accablante. C'est une justice qui lui fut rendue en le mettant à l'affiche d'une gigantesque manifestation musicale. Varèse n'est pas fait seulement pour être écouté, il demande aussi à être étudié. C'est le drame humain qui jaillit de tout son être, un drame voué à une mort lente et dévastatrice.

Bérió, lui, s'était vu réserver la journée du mardi 29. La salle du musée d'Art moderne était comble pour les représentations de « Hommage à Joyce », et « Laborintus ». A quarante-trois ans, Bérió reste le maître incontesté de l'alchimie du son. Il superpose, déroute, fait voler dans les airs sa dynamite. Plus littéraire que Xénakis, il s'inspire de Proust, Joyce et Brecht, et conteste dans leur totalité les lettres du XX^e siècle. C'est un poète émouvant, qui n'a pas craint de nous montrer sur la scène du théâtre de la Musique que l'intellectualisme forcené de nos maîtres à penser risquait de vouer notre monde à une mort brutale et catastrophique. C'est un grand bonhomme qui s'offre à nous ce soir-là ;

il en émut beaucoup et fit verser quelques larmes.

Mais ce que nous attendions tous, c'étaient les 26 heures de concert permanent données par Pierre Henry, du 30 à 21 h. au 31 à 23 h. Ce concert, composé de quelque trente œuvres électroniques et concrètes, était destiné à clore par un tour magistral ces journées de musique contemporaine. La salle était comble, bien sûr, lorsque commença le concert, et toute la nuit quatre cents personnes veillèrent jusqu'à ce que le jour rapporte un public neuf.

Avec Pierre Henry, c'est tout un univers musical qui se découvre. Notre esprit n'est pas submergé, mais c'est notre corps tout entier qui frémit lorsque nous écoutons le « Voile d'Orphée », sa première œuvre lyrique concrète. L'exercice auquel se livre Pierre Henry, n'est plus assimilé ici (comme dans « Variations pour une porte et un soupir », ou « Le Voyage ») à un bruyage travaillé, filtré, modulé, transposé en une harmonie de sons qui se superposent. Les sources sonores du « Voile d'Orphée » sont limitées ; mais ce qui boulesverse ici, c'est le chant. « A un préambule réaliste volontairement déchirant (il s'agit d'accompagner le déchirement progressif d'un immense voile rouge sur la scène) succède une longue pédale rythmique qui sert de socle sonore à l'apparition de la tête d'Orphée décapité ; puis une séquence liturgique où s'accomplit l'élaboration mystérieuse du destin. Au point culminant de cette liturgie se fait entendre la voix même du destin dans un texte grec (...). Cette voix, après son affirmation centrale, se décompose à son tour, se contredit elle-même, et n'échappe pas à l'immense désarroi de toute chose : l'immense révolte du martyr. » C'est, en effet, la révolte translucide qui ressort de ce long cri déchirant et déchiré, une révolte à bout de souffle prise dans l'aveugle vacarme du destin. « L'Apocalypse de Jean », créé pour ce concert, est un assemblage de musiques symphonique et descriptive, sur lequel est récitée d'une manière à la fois tragique et noble (par Jean Négroni) un long passage du texte biblique. C'est, sinon une nouveauté, du moins une consécration, car l'expression de « L'Apocalypse de Jean » reste moins formelle que « Le Voyage », ou les « Variations ». Ce qui emporte, c'est la poésie, cette poésie qui fait que Pierre Henry n'est pas un compositeur ordinaire. Hors des sentiers battus, et en marge de son temps, il ne demeure attaché à aucune tradition, si ce n'est l'extraordinaire évocation que fait dans un cœur d'homme, le cri d'un autre homme. C'est face à face, les yeux dans les yeux, que ces deux hommes auront à bâtir leur monde, en bannissant leur passé douloureux. Pourtant, n'est-ce pas au sein même de cette douleur humaine que naît la révolte ? Cette douleur, Pierre Henry la vit, voilà peut-être pourquoi son œuvre est révolutionnaire, car elle comble un grand vide au fond de notre être. Mêler la poésie mythologique et l'angoisse contemporaine, voilà l'œuvre magistrale d'un musicien de génie...

A. M.-M.

UN GONCO

« Riez bien ! Ne ceux-là qui donnent la main à l'enne

Louie

Sieur Aragon fait en nes, des aragonneries, L'intellectuel du Parti (« s'il n'en reste qu'un je la ») à la peau épaisse pace de scarabée, et un lier pour arperter les a raires. Lorsque Lautré mait « Les poètes dans ne voulait pas dire su Pourtant Aragon se fai tion de petite vertu de française.

L'histoire vaut son pe cule. Maître Aragon, jury Goncourt puisqu'il depuis une année, s'a que Bernard Clavel

Grand Prix de la Vil Ceci fait, le camarad sente au grand galop ou Goncourt, François avec son roman « Le M son ». Mais on ne sait impudeur, Clavel est jury du Goncourt pour du prix annuel. Alors lorsqu'on lui présente rouge, multiplie les c les propositions malh que la majorité des v sur Nourissier. En vain vel est élu. C'était une trele pour la putain de française, et Aragon, missionna de l'Acadé pour aller vendre chauds sur le boulev chel.

Bernard Clavel est vain. Lui attribuer le ne pouvait qu'en reha tion. Le Goncourt, en plusieurs années, fail que voulerent lui don teurs. La malhonnété de rigueur pour en é il n'est qu'à se rapp bution en 67 à Mand Bernard Clavel (qui mensuel de notre cam « Liberté »), c'est la jeunesse qui revendiq de choix dans le cœu

CINE

Séances

Samedi 7 décembre

Samedi 14

Vendredi 20

Adhésions et ren

« CULTURE I

★ TÉLÉVIS

LETTRE

Aux réalisateurs de née 1918 », deuxième p Messieurs,

Lorsque l'on parle a toriques, on se doit de ceux qui y ont particip les « porte pas dans son la complicité du silen d'eux. C'est cela L'O

En ce qui concer russe, vous avez parl de Lénine et des bol « n'avoir pas dit » que

Nestor Makhno et des niens ? Pourquoi n'av aidèrent très efficac

ge à abattre l'armée

UN GONCOURT DE CIRCONSTANCE

« Riez bien ! Nous sommes ceux-là qui donneront toujours la main à l'ennemi. »

Louis ARAGON

Sieur Aragon fait encore des siennes, des aragonneries, dirions-nous. L'intellectuel du Parti communiste (« s'il n'en reste qu'un je serai celui-là ») a la peau épaisse, une carapace de scarabée, et un don singulier pour arpenter les avenues littéraires. Lorsque Lautréamont réclamait « Les poètes dans la rue », il ne voulait pas dire sur le trottoir. Pourtant Aragon se fait sa réputation de petite vertu de la littérature française.

L'histoire vaut son pesant de ridicule. Maître Aragon, « bleu » du jury Goncourt puisqu'il n'y est que depuis une année, s'arrange pour que Bernard Clavel obtienne le

Que Bernard Clavel soit dans la lignée d'un Zola ou d'un Jules Vallès, cela ne fait aucun doute. Qu'il soit actuellement l'écrivain le plus représentatif d'une littérature populaire, toute sentimentale et grandiose dans sa simplicité, il faudrait avoir le ventre et le culot de M. Aragon pour ne pas le reconnaître. J'ai lu « Les Fruits de l'hiver » d'un trait, avec une avidité non retenue. J'ai senti cet homme vibrer la plume à la main, j'ai senti son cœur s'ouvrir à une humanité toute souffrante encore des maux de l'imbécillité, j'ai deviné Bernard Clavel misant sur un avenir meilleur avec une foi toute révolutionnaire. Et quand les commères de la littérature, qu'elles s'appellent Alain Bosquet ou Dupont, viennent nous brailler aux oreilles que le livre de Clavel n'est fait que de pleurnicheries et de sentiments au scindoux, et qu'un

par Arthur MIRA-MILOS

Grand Prix de la Ville de Paris. Ceci fait, le camarade Louis présente au grand galop son poulain au Goncourt, François Nourissier avec son roman « Le Maître de maison ». Mais on ne sait avec quelle impudeur, Clavel est retenu par le jury du Goncourt pour l'attribution du prix annuel. Alors Aragon, qui, lorsqu'on lui présente du noir, voit rouge, multiplie les déclarations et les propositions malhonnêtes afin que la majorité des voix se porte sur Nourissier. En vain, Bernard Clavel est élu. C'était une gifle magistrale pour la putain de la littérature française, et Aragon, ridiculisé, démissionna de l'Académie Goncourt pour aller vendre des marrons chauds sur le boulevard Saint-Michel.

Bernard Clavel est un grand écrivain. Lui attribuer le Prix Goncourt ne pouvait qu'en relever la réputation. Le Goncourt, en effet, depuis plusieurs années, faiblissait au rôle que voulaient lui donner ses fondateurs. La malhonnêteté littéraire était de rigueur pour en être le lauréat, il n'est qu'à se rappeler son attribution en 67 à Mandiargues. Avec Bernard Clavel (qui collabore au mensuel de notre camarade Lecoin : « Liberté »), c'est la simplicité, la jeunesse qui revendiquent une place de choix dans le cœur de l'homme.

des mérites de François Nourissier est d'avoir un joli compte en banque et des amis puissants, nous ne pouvons que nous demander si ces gens qui se réclament pourtant de la plus pure littérature traditionnelle, savent ce qu'aimeur veut dire, ce que tendresse signifie, et ce que révolte peut faire. Mais ne nous étonnons pas outre mesure, nous savons qu'il faudra toujours, même en littérature, des chiens pour aboyer quand le mouton quitte le troupeau s'il s'aperçoit que celui-ci se rend à Panurge.

Bernard Clavel s'en fout, il a prouvé avec « Les Fruits de l'hiver » (1) que la sincérité et le talent avaient encore quelque espoir de survie, même lorsque les sous-Rimbaud jouent les Bardot littéraires. Bravo Bernard Clavel ! Nous serons avec toi pour déposer une grosse gerbe lorsque Aragon sera porté en terre. Mais cette terre, cet humus qui signifie humble, voudra-t-elle encore de lui ? Mais quoi que vous fassiez, M. Louis Aragon, vous n'êtes pas immortel, même si, comme je vous le souhaite vous entrez demain dans notre Académie française. Ah ! quel bel enterrement nous vous ferons !...

(1) Lire aussi : « L'ouvrier de la nuit », « Le voyage du père » et « Tonnerre de Dieu ».

CINE-CLUB « CULTURE ET LIBERTE »

Séances : 29, rue Mazagran (A.I.L.) à 21 heures.

Samedi 7 décembre : « Vie d'O'Haru femme galante » (Mizoguchi)

Samedi 14 décembre : « Le Terroriste » (G. De Bosis)

Vendredi 20 décembre : « Solitude du coureur de fond » (T. Richardson)

Adhésions et renseignements à :

« CULTURE ET LIBERTE », B.P. 40, Marseille - Saint-Just
(C.C.P. 49 90 85 Marseille)

★ TÉLÉVISION

LETTRÉ OUVERTE A L'O.R.T.F.

Aux réalisateurs de l'émission « L'année 1918 », deuxième partie du 22-11-68. Messieurs,

Lorsque l'on parle d'événements historiques, on se doit de mentionner tous ceux qui y ont participé, même si on ne les porte pas dans son cœur, même si la complexité du silence se fait autour d'eux. C'est cela L'OBJECTIVITE.

En ce qui concerne la révolution russe, vous avez parlé avec profusion de Lénine et des bolcheviks. Pourquoi n'avoir pas dit « quelques mots » de Nestor Makhno et des anarchistes ukrainiens ? Pourquoi n'avoir pas dit qu'ils aidèrent très efficacement l'armée rouge à abattre l'armée blanche de Deni-

kyne ? et que sans les makhnovistes, les bolcheviks n'auraient sans doute jamais été maîtres de la situation ?

D'ailleurs en récompense de les avoir si bien aidés, les bolcheviks massacraient ou déportèrent l'armée de Makhno, et lui-même dut s'enfuir pour ne pas être tué.

Voilà ce que vous auriez dû dire si vous aviez été impartiaux, objectifs et respectueux de la vérité.

Mais, au cas où vous ignorerez tous ces « détails », j'ai un très bon livre à vous prêter : « La Révolution incon nue 1917-1921 de Voline ».

Mes salutations.

Claudette CHEBER.

★ THÉÂTRE

« QUOAT QUOAT »

par Dominique FARGEAU

Je ne sais pourquoi, lorsqu'on me parlait de Jacques Audibert, j'associais immédiatement son nom à celui de Paul Géraudy. Peut-être était-ce parce que mes souvenirs concernant son théâtre remontaient à l'époque où l'on lit le chaste « Toi et Moi », chaste et ridicule. Désormais ce ne sera plus vrai. Je suis allé voir « Quoat-Quoat » au « Théâtre La Bruyère », et Audibert m'apparait sous un angle plus sérieux, plus adulte, et aussi plus attirant.

J'avais lu « Le mal court » et avais assisté à la représentation télévisée de « L'effet Clapton » : ce fut ennuyeux. « Quoat-Quoat » m'a révélé un nouvel Audibert philosophe et humoriste qui sait apporter au tragique de son œuvre, la folle tendresse poétique vaincue par l'absurde.

Un jeune homme, Amédée, part en voyage d'études pour le Mexique. Toute la pièce se passe dans la cabine de ce passager, lequel, apprend-on bientôt, est en réalité chargé d'une mission de confiance par le gouvernement français : récupérer le trésor de Maximilien, trésor fabuleux. Le capitaine du navire rend visite à Amédée et lui donne lecture d'un règlement concernant les agents secrets : pour l'approche féminine de sa mission, toute interdite. Le règlement enfreint obligerait le capitaine à passer son passager par les armes. Mais cet étrange capitaine, après avoir fait ces recommandations, lui vante les délices des passagères qui l'accompagnent dans ce voyage : des Mexicaines, des Créoles, et sa propre fille Clarisse. Voulant éprouver la « résistance » du jeune agent secret, le capitaine le laisse seul en présence de Clarisse. D'abord méfiant, le jeune homme finit

bientôt par succomber aux charmes de la jeune fille, et ils revivent ensemble, dans une délicieuse ambiance de rêve éluccubrante, la découverte de ce dieu tout-puissant dans le temple de ce dieu tout-puissant : Quoat-Quoat. L'agent secret dans son « kaltunga » a vendu la mèche. Il est condamné, conformément au règlement, à être fusillé au petit matin. Pour sa dernière nuit, Amédée est assisté d'un gendarme, le brave gendarme imbécile que rien n'émeut mais que tout impressionne. A un des plus magnifiques moments de cette pièce, Amédée s'empare du bicorne du gendarme endormi et le persuade qu'il est devenu le condamné. Mais le jeu cesse bientôt. A chacun son rôle, et à chacun son destin. Au moment de son exécution, Amédée apprend qu'il n'est pas agent secret et qu'ainsi il ne sera pas passé par les armes. Mais il veut mourir, et s'élance sur le pont pour recevoir la grâce du peloton d'exécution. Le capitaine qui se trouve en possession de la pierre magique du dieu Quoat-Quoat, fait alors sauter son navire. Ainsi le rideau du néant tombe-t-il.

C'est agréable, souvent saisissant, plein d'humour parfois un peu long dans cette étrange traversée tragique. Jusqu'à la fin, on attend, on espère, mais le tout-puissant dieu mexicain fera s'écrouler un monde qui n'était peut-être qu'un cauchemar vécu par tous les personnages. C'est bien joué. On remarque Louis Arbesier dans le rôle du capitaine, Jean-Pierre Leroux dans le rôle d'Amédée, et surtout Pierre Garin dans le rôle du gendarme (il joue si bien qu'on pourrait le croire fic dans le « civil »). Dans une mise en scène de Georges Vitale, « Quoat-Quoat » restera une grande pièce dans le répertoire de l'auteur. Il faut aller voir « Quoat-Quoat » ; c'est du Audibert...

★ CINÉMA

2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE

Le cinéma de science-fiction nous avait habitué à une certaine médiocrité tant de la forme que du fond, aussi je m'étonne et j'applaudis à la réussite que représente ce film de Stanley Kubrick et de son scénariste, le grand écrivain de science-fiction A. C. Clark.

Voilà un film riche, trop riche même, car toute sa beauté n'est pas perceptible en une seule première vision : et il déroute nombre de spectateurs tant parmi ceux trop coutumiers des séries médiocres, que ceux qui ne sont pas familiers du genre.

Dans ce film tout ce qui est forme est réussi, et représente la perfection, décors, truccages, mise en scène, tout est parfait, vivant, bien plus réel que le réel, au point que le futur nous paraît faux s'il ne correspond pas à ces images.

Rien que pour cette perfection technique autant qu'artistique, il a droit au titre de chef-d'œuvre.

Pour ce qui est du fond, ce film, qui est long, représente à la fois une odyssée et un poème philosophique.

Le premier thème est celui du voyage, la narration de la première grande expédition interplanétaire ; le second thème nous amène à réfléchir sur nos origines et notre but, et atteint ainsi le fond de notre angoisse humaine.

Ces deux thèmes sont imbriqués, le second étant toujours plus ou moins contenu en filigrane dans les actions que représente le premier.

Nous assistons donc en premier lieu au récit de ce que sera un jour le premier grand voyage au bout de l'univers qui nous est connu ; une des péripéties les plus impressionnantes nous montre la rébellion de l'ordinateur géant, Hal 9000, qui bien qu'a priori objet inanimé, prend soudain des décisions humaines, c'est-à-dire tendancieuses ; il devra être déconnecté, ce qui équivaut à la mort, par le seul astronaute survivant ; la lente agonie de cette « Intelligence » restera un des meilleurs moments du film.

Sous-jacent au récit, et même dès le début du film, à l'aube de l'humanité, se dessine la démarche spirituelle qui pousse les hommes à travers leur angoisse à toujours entreprendre de nouvelles explorations dans l'espoir d'atteindre un jour l'extrême limite du possible, et y trouver la clé de leur propre énigme.

Le thème de cette recherche est représenté matériellement par « l'arbre de

la connaissance » plaque de métal inconnu, régulièrement retrouvée par les hommes, et qui les pousse à se dépasser sans cesse. Nous trouvons là une démarche d'esprit qui nous amène au thème du surhomme et, vers la fin du film, à celui de l'éternel retour, thèmes qui sont les clés de voûte de l'œuvre de F. Nietzsche.

Pour préciser nettement cette filiation il faut noter qu'une partie de la musique du film est tirée du Zarathoustra, de R. Strauss, belle musique qui nous rappelle que ce compositeur fut génial avant de vieillir, s'abêtir, et devenir hitlérien.

Cette dernière partie, toute spéculative, bien que gardant une très belle pureté quant à la représentation visuelle, paraît décevante au spectateur moyen fourvoyé dans l'espoir de voir un « space opéra » ; cela d'autant plus que les images finales dans leur fastueuse luminosité n'en représentent pas moins le point final du développement de l'idée philosophique, et restent confuses pour les non-initiés.

Toutes restrictions données pour la partie spéculative qui termine ce film, il faut voir 2001 : l'odyssée de l'espace, voilà une œuvre cinématographique marquante ; avec elle le cinéma de science-fiction acquiert ses lettres de noblesse.

Paul CHAUVET.

Pour offrir :

Va paraître :

CONGRES DE CARRARE

Document

Un superbe coffret de deux 33 tours relatant diverses séances du Congrès international anarchiste.

Avec des interventions de :

Maurice Joyeux

Cohn-Bendit

Michel Cavallier, etc.

Prix 35 F

Le tirage étant limité, il est prudent de passer immédiatement vos commandes à la Librairie Publique.

33 tours
La voix des anarchistes
Editions LA RUE
Albert CAMUS
La révolte et la mesure
par Maurice JOYEUX
Prix : 19 F

Le XXII^e gala du «LIB»

Le coprin d'Andorre, monarque qui préside aux glorieuses destinées de l'Iran-an-ce, fêtant comme il se doit l'immonde holocauste de 14-18 et accordant au bon peuple sa journée du lundi pour célébrer la victoire, nous avions cette année choisi le dimanche soir pour la fête de notre journal afin de pouvoir, comme le chante l'ami Brassens, rester le lendemain dans notre lit douillet.

Il semble que le jour était bien choisi car nous eûmes une salle archicomble, celle des belles réussites. Il

étonner d'abord puis déchaîner les rires dans un sketch désopilant.

Les TAGS-BROTHERS n'ont besoin de personne pour dérider une salle mais, ici, ils poussent au paroxysme le rire qui secouait déjà le public. Les mimes de ces trois lascars illustrant les musiques les plus variées, pour ne pas dire baroques et alambiquées, défient les mécaniques les plus précises; il y a là un mélange intime de génie et de burlesque qui ferait trépigner les plus grincheux, les plus austères, et qui devrait être adminis-

par J.-F. STAS

fait dire surtout que les programmes de nos fêtes ont acquis un tel renom qu'il nous serait maintenant difficile de les donner dans des salles moyennes. Le grand vaisseau de la Mutualité était donc bondé pour accueillir nos amis artistes, venus nous apporter leur concours bénévole, ce dont nous ne les remercions jamais assez car, outre le prix astronomique d'un plateau comme ceux que nous présentons et qu'ils nous offrent gracieusement, il faut aussi du courage pour venir se « commettre » avec nous au mépris des maffias commerciales qui régèment le music-hall.

Notre fête avait, cette année, un caractère un peu particulier: de jeunes militants (qui étaient sans doute bien plus à leur aise en mai face à la répression) étaient chargés de présenter sur scène les artistes composant le programme.

Le virtuose de la trompette PEPE NUNEZ ouvrit le spectacle accompagné par M. RIMBAUD au piano; ce bougre d'homme ne vieillit pas, sa virtuosité linguale et son souffle d'athlète ne sont pas près de trahir son oreille et son bon goût.

JULIETTE, jeune chanteuse du cabaret de « l'Ecluse », cette soule à prodiges, nous tint haletants avec ses chansons érotico-vampiriques que beaucoup voudront écouter de nouveau dans le cadre plus intime du cabaret qui nous est si cher.

Succédant au charme trouble et envoûtant, notre bon camarade LAPEYRE — en une courte allocution démontre qu'il n'y a pas des vieux et des jeunes, mais seulement des hommes qui s'unissent pour changer la société et qui la changeront.

Vint ensuite un jeune qui, pour nous, est déjà une vieille connaissance: Jacques BRICE accompagné par le trio Georges Durban. BRICE, qui jusque-là disait des poèmes — ce qu'il faisait admirablement d'ailleurs — a décidé de chanter. Il semble que ce soit une bonne idée, d'autant que, fidèle à son instinct et à son bon goût, il chante la poésie qui lui est chère. Doté d'une voix fort honnête, il a de grandes chances d'agrandir ainsi son audience. « La poésie fout l'camp Villon », de Léo Ferré, lui va comme un gant et sera sans doute sa chanson fétiche.

Succédant à cet amant passionné de dame Poésie, voici maintenant Romain BOUTEILLE, comédien consommé qui, assisté de son ami va

tré aux neurasthéniques. Je gage que depuis Esculape, aucun morticole n'a découvert meilleur remède.

Et voici, pour clore cette première partie brillante, une brillante chanteuse dont notre regretté copain Léo NOËL me disait un jour: « C'est un merveilleux petit cheval »: Pia COLOMBO, que beaucoup d'idoles arrivées devraient bien prendre en exemple. Pia est à son aise dans tous les genres; sa belle voix, dont elle se sert avec maestria, lui permet beaucoup, mais aussi sa présence scénique, son goût sûr auraient dû faire d'elle un tout premier plan. La chance en a décidé autrement, le moment ne s'est pas trouvé peut-être. Il reste cependant qu'elle est le régale et la récompense de ceux qui ont su la connaître.

Après un entracte apportant un peu de fraîcheur, voici Léo FERRE que chacun attend et qui va rapidement chauffer à blanc la foule de ses copains. Il fait alterner les petits chefs-d'œuvre déjà consacrés avec de nouvelles chansons qui rejoignent demain leurs aînés dans nos discothèques. Dans une présentation peut-être plus dépouillée que précédemment, et qui est d'ailleurs ici une réussite, Léo qui se sent chez lui, très à l'aise, nous régale de ses géniales trouvailles. Sur cette scène, devant cette jeunesse avide de révolte, il fait figure de moderne d'AVRAY, il déchaine l'enthousiasme, il entretient la flamme, il convainc les derniers indécis. Si FERRE sait doser son tour de chant, son public, conquis, sait lui aussi apprécier, et ses belles romances poétiques comme « La mélancolie » ou « Quartier latin » sont saluées aussi frénétiquement que « L'âge d'or », « Salut beatnick », « Les pavés », « L'été 68 » ou « Ni dieu ni maître » et « Les anarchistes ». Les ovations interminables de la foule ont montré une fois de plus à FERRE que si les anars comptent sur lui, il peut à son tour compter sur les anars. Léo, nous l'avons crié nos bravos et nos mercis; sache bien que nous sommes prêts de toi car nous savons ce qu'est l'amitié, mieux: la fraternité.

Dans la nuit, chacun regagne son gîte le cœur gonflé de joie, de cette joie bienfaisante qui pousse et soutient le militant dans les combats souvent obscurs qu'il devra mener pour la défense de son journal, pour que vienne le monde libertaire.

★ DISQUES : JEHAN JONAS

SON NOUVEAU DISQUE
45 tours (AZ)

Jehan Jonas nous revient avec un nouveau disque 45 tours sur lequel nous trouvons quatre de ses nouvelles chansons.

Disons tout de suite que ces chansons étonnent, si le texte est resté assez corrosif, il s'est affirmé: « L'album de famille » et « le Zoo de Vincennes » se placent dans l'esprit d'amertume gouailleuse qui est la couleur préférée du jeune compositeur, la musique dont le thème mélodique garde la marque de son maître est soulignée toutefois par de curieux arrangements dissonants et quelque peu baroques qui sonnent étrangement au premier abord, puis qui intéressent et se laissent écouter avec grand plaisir, ensuite, c'est un

bon accompagnement pour ces quatre chansons mais il ne faudrait pas le garder pour toutes les chansons à venir, il perdrait en devenant systématique. Les deux autres chansons du disque: « A celle que j'aime » et « Nocturnes » s'inscrivent dans la ligne des textes poétiques de Jonas; l'une chante doucement la femme aisée, et l'autre l'amour charnel qu'il décrit avec virtuosité.

C'est un bon disque de Jehan Jonas qui montre la progression constante du jeune compositeur et la marche en avant qui doit le mener au sommet d'une grande carrière.

C'est un petit disque à acheter, écouter et réécouter pour le plaisir qu'il procure.

Paul CHAUVET.

★ VARIÉTÉS L'ÉCLUSE

par Suzy CHEVET

Léo Noël, c'était l'Ecluse, ce cabaret littéraire que nous aimions tant, amarré aux berges de la Seine et qui est le laboratoire de la poésie chantée. (Mars 1966 - Le Monde libertaire.)

Je me suis retrouvée face au fleuve qui charrie la poésie émouvante d'Apollinaire. Je me suis réinstallée sur le pittoresque petit tabouret qu'abrite l'étroit guéridon où s'installent, bien tassées, les consommations qu'on sirote pendant le spectacle.

J'ai retrouvé le scaphandre, les décors insolites, le public jeune, enthousiaste et cette formule de programme qui ne s'endort pas sur des règles faciles mais qui fait l'objet de recherches, d'originalité. Bref, au diable les petites incommodités d'une bousculade sympathique, attrayante et qu'on ne peut plagier, l'essentiel c'est de s'évader, de voguer tout à coup vers la poésie, l'esprit, l'humour, le rire de bon aloi.

Passer une soirée à l'Ecluse, cabaret de la rive gauche, c'est autre chose qu'ailleurs.

Le fleuve qui vient battre les quais où des générations « d'escholiers » légèrent aux hommes, épris de justice et de liberté leurs vers indignes et féroces lui conserve son caractère d'origine. « L'Ecluse » installée dans le flanc du quartier universitaire de la grande cité, reste immuablement pétrée d'intelligence.

Et les artistes qui se produisent ici pour servir l'Art, animés d'un enthousiasme collectif, sont d'une autre trempe que les autres. Il y a Juliette, les projections de Chaval, Baptiste, André Valardy remarquable, Jehan Jonas dans son nouveau tour de chant, les trois Horaces pimpants, fringants et qui savent marier leurs ritournelles aux arabesques de leurs guirlandes.

Tous ces excellents artistes se succèdent sur le minuscule plateau de céans et chacune de leur production forme un programme très appréciable qu'il ne faut pas manquer d'aller entendre et voir.

Mais le guide qui présida avec tant de ferveur au destin de l'Ecluse n'est plus là... Il nous manque... ce n'est plus tout à fait comme avant!

Léo Noël, notre ami, s'était donné sans restriction, inlassablement, à grands coups de tendresse, de foi et d'humilité même, à la bonne marche de ce cabaret qui était sa vie.

— Il faut savoir donner son âme aux choses pour qu'elles vivent intensément. Il faut les façonner avec amour, se pencher avec vigilance, avec désintéressement sur leur sort.

L'ombre de Léo, ce copain incomparable, inoubliable, est encore là, mais ce n'est plus que son ombre. Une partie de l'âme de l'Ecluse s'est envolée avec lui.

En quittant tard dans la nuit, ce lieu que j'aime et que nous aimons tous, un poème me remontait au cœur, celui du « Pauvre Rutebeuf » si bien mis en musique et interprété par Léo Ferré.

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés,
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte...

★ RADIO DE GAULLE A PARLÉ :

Après que l'annonce de la dévaluation de la monnaie eut été démentie, réannoncée et redémentie (1), notre augure a cru bon de bloquer les trois chaînes de radio pour nous faire entendre ses décisions et prophéties.

Allusif et emphigourique le discours de la Pythie s'est montré digne des précédents, par ce style qui les apparente plus aux prédictions de Nostradamus qu'aux déclarations d'un chef d'Etat.

A telle enseigne qu'après chacune de ses apparitions les commentateurs sont là pour déclarer: « On peut penser que de Gaulle a voulu dire... » ou encore: « Il est à supposer que le général... »

Pour parler en clair, le discours du Président de la République (dépourillé de sa suffisance et de son arrogance habituelles) peut se résumer à cette vieille formule: « demain on rasera gratis. »

Quant aux maux qui frappent le pays, à la hausse des prix, au retard d'un standing promis depuis dix ans aux travailleurs — et qui devait faire envier leur sort par tous les peuples de la Terre — ne cherchez pas: toute la faute en incombe aux manifestants et grévistes de Mai.

N'allez surtout pas supposer que les gros financiers, les biens-en-place, tous ceux dont le fric a prudemment passé la frontière, soient pour quoi que ce soit dans la dégringolade du franc et dans le fait que les caisses du Trésor soient vides.

Non! Non! Les coupables sont ceux de Mai.

Vous savez bien?... ceux de Mai! « Ces chienlits », « ces groupuscules » dont trois semaines de chahut suffisent à fiche par terre un régime qui jouait les jultots et dont la grenouille élyséenne voulait se faire plus grosse que le bœuf.

Mais, reconnaissons-le, le discours contient autre chose: c'est sa conclusion.

Qui fera les frais de l'opération? Les combinards? Les spéculateurs et leurs petits amis et soutiens?

Vous ne voudriez tout de même pas! Non! Celui qui paiera c'est le peuple, dont les salaires seront plus soigneusement bloqués que le taux des prix et que la fuite de notre cher et patriotique pognon.

— Il n'y aura pas de dévaluation, affirme-t-on.

— Qu'est-ce que ça peut bien nous faire, êtes-vous tenté de répondre.

Mais si, mes amis! Officielle ou non, il y aura dévaluation de votre salaire lorsque vous irez acheter votre nourriture et vos vêtements, il y aura dévaluation pour vous, lorsque vous devrez prendre le train ou envoyer une lettre, et que vous devrez ajouter une petite rallonge au prix habituel.

Il y aura dévaluation pour vous, lorsque vous devrez régler votre feuille d'impôts pour le compte d'un Etat qui aura oublié de pratiquer l'austérité.

Et c'est cela seul qui nous intéresse. Car toutes les précautions sont prises par ces Messieurs: plus de grèves, plus de manifestations.

Il importe que vous soyez tendus et saignés en silence.

Les chiens de garde de M. Marcellin sont là pour cela, et vous pouvez être certain que ce n'est pas sur cette branche du parasitisme de notre pays que l'austérité fera des économies.

RAUCIME.

(1) Faut-il rappeler que le « Parisien Libéré » du 22 novembre, démentait l'infatuation et que « France-Soir » et « Paris-Pressa » du même jour démentaient le démenti.

LE LIVRE DU MOUVEMENT

DIEU E

de Mich

(Librai

Une initiative de nos permis la réédition de Bakounine dont la Carlo Caffiero est une vie comme à l'œuvre siècle dernier.

Cet ouvrage est un f... plette de Bakounine. Il y a des maîtresses. On y trouve des hommes de science et de la société. Il suffit de Bakounine la techniciens aux scientifiques; résonance extraordinaire ma part que nous avons solides et qui défie le t... Les rapports de l'Ég... fond de l'ouvrage ont déposé même le cadre prendre une dimension D'ailleurs, au cours qu'il fait sur ces deux s... nine porte des jugeme... nisme, sur la Révolution nomie, en un mot sur to... alors les hommes à l'a... et qui sont encore, dan... sur lesquels nous nous écroutons-le:

« La science, en dev... monde, se mariera en q... diate et réelle de cha... en grâce ce qu'elle au... tion, en pédanterie doc... C'est ce qu'on crié, r... topageusement du mar... grande fête révolution

LA SC

PAR E

de Mich

Madeleine REBER

Parmi le flot de papi... tements de mai, nous

Librairie PUBLI

Demandez-nos vos livres vos di

Vous ne le plus cher et v... 3, rue Fern... C.C.P. Po... Téléphone... Les frais de port... «Pour to... ajouter 2 F au... HEURES D'OUV... Librairie: 12... Samedi de 10 à... dimanche, lun... ATTENTION... En raison des... née, notre librair... soir jusqu'à 20 h... La librairie ser... 23 et 30 décem... née.

RO... SIMONE DE B... La femme ro... PIERRE HULIN... Les Retirées... «Edit. Gall... Je l'aimerai s... MAURICE FR... Le 101 des ra... ROGER GREEN... Le palais d'h... MAURICE JOY... Le Consulat... Vient de para... MON PRO... Textes e... Leo... Pri...

DIEU ET L'ÉTAT

de Michel BAKOUNINE
(Librairie Publico)

Une initiative de nos camarades de Bordeaux a permis la réédition de cet ouvrage capital de Michel Bakounine dont la préface due à Elysée Reclus et à Carlo Caffèro est une introduction magistrale à la vie comme à l'œuvre du grand révolutionnaire du siècle dernier.

Cet ouvrage est un fragment tiré de l'œuvre complète de Bakounine. Il est un raccourci de ses idées maîtresses. On y trouve le mémoire sur le rapport des hommes de science et de la science elle-même, et de la société. Il suffit d'ajouter dans le raisonnement de Bakounine la technique à la science et les techniciens aux scientifiques pour que ces pages aient une résonance extraordinairement moderne. Je pense pour ma part que nous avons là une des analyses les plus solides et qui défie le temps de son œuvre théorique.

Les rapports de l'Eglise et de l'Etat qui font le fond de l'ouvrage ont un caractère classique qui dépasse même le cadre de la pensée anarchiste pour prendre une dimension universelle.

D'ailleurs, au cours des considérations générales qu'il fait sur ces deux sujets-clé de son propos, Bakounine porte des jugements sur l'Histoire, sur l'Humanisme, sur la Révolution de 89, sur l'école, sur l'économie, en un mot sur tous les sujets qui préoccupaient alors les hommes à l'aurore de la société industrielle et qui sont encore, dans un contexte différent, ceux sur lesquels nous nous interrogeons aujourd'hui. Mais écoutons-le :

« La science, en devenant le patrimoine de tout le monde, se maria en quelque sorte avec la vie immédiate et réelle de chacun. Elle gagna en utilité et en grâce ce qu'elle aura perdue en orgueil, en ambition, en pédanterie doctrinaire. »

C'est ce qu'on a crié, même lorsqu'ils se réclamaient tapageusement du marxisme, les étudiants pendant la grande fête révolutionnaire de mai.

LA SORBONNE PAR ELLE-MÊME

de Michelle PERROT,
Madeleine REBERIOUX, Jean MAITRON

Parmi le flot de papier qui arrive tout droit des événements de mai, nous sommes bien entendu obligés

de faire un choix, car le Larousse ne suffirait pas à rendre compte de tous les volumes que l'événement déverse sur nos bureaux, ou le pire voisin avec le meilleur, le meilleur étant relativement le plus modeste. « La Sorbonne par elle-même » est un ouvrage utile même s'il est incomplet. Il nous restitue les textes qui furent à cette occasion distribués à profusion. En dehors même de leur intérêt politique ou philosophique, ils resteront, pour l'historien comme pour le philosophe qui, plus tard, fera le point, un élément de méditation sur le fond comme sur la forme et permettra d'inscrire dans l'histoire de notre temps les caractéristiques d'une jeunesse passionnée qui fut la charnière de deux mondes économiques et sociaux.

Et c'est pour cela que, parmi les omissions involontaires dues probablement à la rapidité de la confection de ce travail et à son volume, on peut regretter l'absence de référence à notre numéro spécial de « Monde Libertaire » qui fut pourtant dans son entier consacré au mouvement de Mai et qui fut distribué par milliers d'exemplaires à la Sorbonne.

Et une fois de plus je pose la question : pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Fédération Anarchiste, les auteurs s'abstiennent-ils à ne pas s'adresser à elle, même pour entrer en possession des documents qui leur sont nécessaires ? Je sais bien qu'ils ont été victimes d'une certaine intoxication intéressée, mais je pense tout de même que s'adresser aux sources est le devoir de l'historien.

Cependant, le lecteur de cet ouvrage intéressant trouvera dans ces pages deux tracts de notre groupe : celui du Groupe libertaire Louise Michel et celui de l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste. Pour ceux que le problème intéresse, nous en avons d'autres à leur disposition.

NOUS SOMMES DIX-SEPT SOUS UNE LUNE TROP PETITE

par Michel RAGON

(Edit. Albin-Michel)

Notre ami Ragon revient au roman après un long cheminement qui, de ses œuvres premières, l'a conduit vers la critique d'Art, et nous ne nous en plaindrons pas. Son nouvel ouvrage est autre chose qu'un roman d'anticipation, même si sa trame le classe dans cette catégorie où le romancier ne s'avance qu'avec prudence et en tâtant le terrain du pied.

En réalité, Michel Ragon, à travers les aventures d'un révolutionnaire clandestin et au cours d'une anticipation de ce que pourraient être les méthodes qu'adopterait le capitalisme d'Etat ou le capitalisme libéral

pour se protéger de ces révolutions qui s'inscrivent en dehors des clous et qui prennent un caractère « anarchique » aussi déplaisant pour l'un ou l'autre des grands qui se partagent le monde, nous trace un tableau attachant d'une catégorie d'hommes et de groupes en marge, pour qui la révolution, après avoir été un idéal, est devenue un métier avant de finir par être supportée comme un joug.

Avec Ragon, nous allons de Cuba à Manille, du Caire à Valparaiso, de Chine au Levant à la recherche de ces hommes du Tiers-Monde qui montent à l'assaut du capitalisme et de l'impérialisme symbolisés par le monde blanc. Et c'est l'occasion pour Michel Ragon, fidèle à l'idéal de sa jeunesse, de se poser des questions et de nous poser des questions auxquelles l'humanité devra répondre si elle ne veut pas crever.

Mais n'allez pas croire que ce roman est simplement un cours de philosophie. Sa trame est attachante, son débit rapide, sa langue drue, claire, et par son style, l'auteur rejoint les grands romanciers américains des années vingt qui surent nous amener à penser notre temps dans un tourbillon d'aventures où l'homme agissait et où son action était l'élément essentiel proposé à notre réflexion.

COLLECTIONS POPULAIRES

■ **Le groupe**, de Mary McCarthy (L.P.). — Voici un des romans les plus représentatifs de la littérature américaine de ces dernières années. L'auteur s'y livre, à travers un groupe, à une critique amère incisive et parfois drôle des mœurs de la jeunesse américaine. C'est en lisant cette œuvre et quelques autres de cet auteur qu'on comprendra mieux les refus de cette jeunesse de la civilisation du « gadget ».

■ **La grande dardé** de Moyen Age, de Gustave Cohen (Idées). — Bien sûr, l'auteur dans cet ouvrage caresse les bons sentiments et trouve le doigt de Dieu en toutes choses. Mais ceux qui pourront surmonter l'agacement de ces manies trouveront dans ce livre une vue moderne de ce que furent ces siècles bien souvent ignorés dans notre enfance. Il nous apporte, par exemple sur notre littérature et sur les arts, des vues indispensables pour assiémer l'enseignement des temps anciens.

■ **Poleg** à notre siècle, d'Albert Jourcin (L.P.). — Dans sa collection « Histoire universelle », qui paraît dans le Larousse de poche, Jourcin nous trace un raccourci des événements et des grandes découvertes scientifiques qui, au début du siècle, traversèrent radicalement le cours de l'histoire de l'univers. C'est assurément un ouvrage honnête et utile.

■ **Rendez-vous à Samarra**, de John O'Hara (L.P.). — Ce livre est le récit de quarante-huit heures de la vie d'un homme que le mort suit comme son ombre. Il succombera, écrasé par les structures sociales implacables des petites villes américaines. L'histoire est parfaitement contée, c'est un documentaire solide, mais se voit égarer hors de la mise en évidence de la folie de l'homme en lutte envers son milieu.

■ **Les semailles et les moissons**, d'Henri Troyat (L.P.). — Pour ceux qui aiment les romans-feuilles qui se déroulent le long d'une vie et à travers tous les événements sociaux ou politiques qui la marquent, voilà une œuvre qui fait suite à celles de Romain Rolland, Dunamel, Martin du Gard, sans d'ailleurs les égaler et sans égarer non plus « Tant que la terre durera », qui révèle l'auteur au grand public.

P.S. — Les événements de mai et l'incroyable marée de livres qu'ils ont suscité ont retardé dans mes lectures. Je m'excuse auprès des auteurs et des éditeurs qui me feront parvenir leurs ouvrages, en prenant l'engagement d'accélérer le rythme afin de les signaler à l'attention de nos lecteurs.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge
« Pour to... » envoi recommandé, ajouter 2 F au p.f.x. (même.)

HEURES D'OUVERTURE de notre Librairie : 12 h 30 à 19 h 30. Samedi de 10 à 19 h 30. Fermeture dimanche, lundi et jours fériés

ATTENTION

En raison des fêtes de fin d'année, notre librairie sera ouverte le soir jusqu'à 20 heures tous les jours. La librairie sera ouverte les lundis 23 et 30 décembre toute la journée.

ROMANS

SIMONE DE BEAUVOIR : La femme rompue 13 F
PIERRE HILIN : Les Rentrées d'octobre... 12 (Edit. Gallimard)
JEAN-PIERRE CHABROL : Je l'aimais sans vergogne... 15
MAURICE FROT : Le roi des rats 19
ROGER GRÉNIER : Le palais d'hiver 12,50
MAURICE JOYEUX : Le Consulat polonais 6,20

Vient de paraître : MON PROGRAMME 69 Textes et poèmes de Léo FERRE Prix : 8 F

Pour les fêtes, achetez vos cadeaux à notre librairie. Vous ne paierez pas plus cher et vous aiderez votre journal.

DISQUES

SUPERBE COFFRET « BRASSENS » (Edition Philips) comprenant 9 disques de Georges Brassens Prix spécial étrennes : 238 F

Vient de paraître : Dernier Super 33 tours de JACQUES BREL (Disque Barclay) Prix : 27 F

Offre spécial Noël : Deux super 45 tours PIA COLOMBO Prix : 16 F les deux

Est paru : Superbe COFFRET Polydor de SERGE REGGIANI comprenant un 33 tours de ses dernières chansons et un 33 tours 17 cm - Spécial Chantant Verlainé et Villon Prix : 27 F

Jehan JONAS 45 T AZ L'album de famille : 9 F
* le dernier disque de Jehan JONAS 33 T A 27 F

Demandez les derniers Super 33 tours de :
Georges CHELON 22,90
GRAEME ALLWRIGHT 22,90
Jean-Pierre FERLAND 27,00
BARBARA 22,90
Hélène MARTIN 22,90
Francesca SOLLEVILLE 22,90
Tous ces disques sont MONO - STEREO

Dernier Super 33 tours de CATHERINE SAUVAGE « Enregistrement réalisé en public à Bobino » (Disque Philips) Prix : 22,90 F

Tous nos prix sont : « Prix Grands Magasins »

VICTOR KONETSKI : Du Givre sur les fils..... 20 (Editions Julliard)
GEORGES NAVEL : Chacun son royaume 12,50 Travaux 4,50 Parcours 6,50 Sabie et limon 9,50
STEPHEN MAC SAY : La vivisection, ce crime 6 Propos sans égards 20
RENE MICHAUD : J'avais vingt ans (Editions synd. callistes) 15

Vient d'être réédité : Albert CAMUS et « LA REVOLTE » par Maurice Joyeux Prix : 1,50 F

VICTOR SERGE : Les Révolutionnaires 39 Mémoires d'un Révolutionnaire 19

A LIRE :

MATHILDE NIEL : Le drame de la libération de la femme 14 Psychanalyse du marxisme 14 La crise de la jeunesse 3,10 Le phénomène technique 3,10

DICTIONNAIRE DU MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS de Jean MATTRON (Tomes I, II, III, IV). Le volume : 57 F

ÉCRITS SUR L'ANARCHISME

DANIEL GUERIN : L'anarchisme (Idées N.R.F.) 3

JEAN MAITRON : Ravachol et les anarchistes 4,80

ERNESTAN : Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche Ouvrière) 6

MAURICE DOMMANGET : Histoire du drapeau rouge 30 Proudhon, Educateur socialiste 1

Vient de paraître : STIRNER ou l'extrême libéré par Paul Chauvet Prix : 2 F

Tous les livres de PROUDHON sont en vente à notre librairie.

POUR UN MONDE SANS OBJECTEURS DE CONSCIENCE

Le 11 novembre est passé, et nous avons vu resurgir, pour le cinquantième anniversaire de la « victoire de 1918 — célébré avec éclat à grand renfort de guignols en bleu horizon, de flambeaux, de fanfares et de fleurs — tous nos braves patriotes, les revanchards de tout poil, ceux qui ont donné à la patrie un fils, une jambe, un bras, un œil, et de nombreuses années de leur vie. Ils n'ont pas volontairement été à « l'abattoir » mais ils ont suivi le troupeau et maintenant, brandissant leurs moignons, ils revendiquent l'honneur d'être des « mutilés au champ d'honneur ».

Nous voulons vivre ! Profiter pleinement de chaque instant qui passe, développer notre personnalité sans crainte ni contrainte. Nous voulons lutter pour une société d'hommes conscients où l'énergie sera dépensée pour le mieux-être de tous et de chacun, où l'entraide sera spontanée, où les fleurs symboliseront la joie, l'amour et ne pourront pas sur les tombes de soldats connus ou inconnus. Et si un jour nous armons nos fusils, ce sera au service de la cause que nous avons choisie, pour conduire l'humanité vers une vie digne et féconde, dans un monde que nous saurons bâtir. Nous ne voulons pas jeter nos années dans la poubelle de « l'Histoire », mourir pour la patrie, être les forces vives de la nation qu'on prépare à une prochaine tuerie.

La jeunesse, avec son enthousiasme, son désir d'absolu et son « inexpérience » constituée, pour tous les régimes autoritaires, la grande force à accaparer, à orienter, à domestiquer si possible.

Méthodiquement, le citoyen, le soldat en puissance, est créé. A l'école d'abord, où l'Histoire de notre pays nous est contée avec beaucoup de majuscules, chaque date représentant une bataille ; on nous inflige les cours de « morale », « d'instruction civique », on nous apprend que « mourir pour la patrie est le sort le plus beau... ». De nombreuses « organisations de jeunes », spécialisées, sont là pour parfaire le « boulot » ; l'habitude de la discipline y est inculquée avec l'étiquette « librement consentie », alors qu'elle a été jugée utile ou nécessaire uniquement par les organisateurs.

La presse (même enfantine), la radio, la télé, jusqu'aux petits tampons dont la poste nous abreuve — par moments — dans notre correspondance, nous parlent de l'Armée : « Esprit jeune — Technique moderne — Armée française ».

La période prémilitaire est un problème parfois insoluble pour le jeune ouvrier chômeur. Certains restent songeurs devant l'affiche vantant les « avantages » d'un engagement : nourriture, logement, stabilité de l'emploi, retraite... à moins qu'entre-temps l'occasion ne leur soit offerte de faire un « mort pour la patrie »... de toute façon le lendemain, s'il ne chante pas, ne pose plus de problème.

Le beau métier que celui de militaire ! Quelle belle entité que celle de l'Armée et quel honneur d'être en son sein !

Partout où elle passe, elle tente de détruire les germes de la liberté. Les hommes libres n'ont pas besoin d'armée avec un « honneur » qui les a conduits à « Guernica - Oradour - Hiroshima - Séoul - Haiphong - Nairobi - Guatemala - Berlin - Est - Poznan - Alger - Budapest - Prague... » J'en oublie, mais les enfants des hommes libres retiennent mal la géographie apprise avec une liste de morts épinglée sur un globe plein de sang et de ruines...

La seule victoire, mais bolcheviste, à laquelle l'Armée participa fut Octobre 1917. Les résultats de cette victoire ont endeuillé tous nos espoirs.

A ceux, friands de défilés, dont le cœur bat plus vite, dont les larmes piquent les yeux aux sons des airs martiaux, nous donnons à méditer ces quelques mots d'Albert Einstein : « L'homme qui se réjouit de marcher, enrégimenté, aux accents de la musique, tombe sous mon mépris. C'est par erreur qu'il a reçu son vaste cerveau, l'épine dorsale y suffisait amplement. »

L'Armée, ça n'est, bien sûr, pas seulement les ordres contradictoires ou erronés d'un caporal, la hargne d'un capitaine... Au jeune, habitué à parler librement, à agir consciemment, elle dit : « Obéis sans murmure ni hésitation. » Au jeune, habitué à choisir ses buts, ses sources et ses disciplines, l'Armée impose tout. Elle prend systématiquement le contre-pied des méthodes qui nous font penser.

L'Armée, ce n'est pas seulement et uniquement « l'école du crime », ce n'est pas seulement l'écoulement, indispensable aux capitalistes, des industries de guerre... pas seulement l'océan où s'engloutit périodiquement le trop-plein des surfaces géographiques surpeuplées... pas seulement l'outil qui débayera l'espace vital que telle nation jugera opportun d'élargir, s'emparera ou défendra le pétrole, l'uranium ou le cobalt soudain indispensables à l'équilibre économique national... Non ! L'Armée c'est aussi, et surtout, le bouclier de l'ordre établi, le « couteau dans la poche » que le gouvernement

sort dans les grandes occasions, ordonnant aux porteurs d'uniformes de briser une grève, de coloniser, de « civiliser », de « pacifier », pour le plus grand bien du capitalisme national ou international. Elle est la réserve de puissance contre toute tentative d'émancipation ; elle ordonne de maintenir l'ordre et la servitude... et le jeune uniforme, même s'il recouvre un « révolutionnaire », le jeune uniforme, perdu dans la marée des uniformes, apportera son appui au gouvernement, défendra l'Etat.

Mais tout le conditionnement totalitaire de cette jeunesse se heurte à l'inconnu que Pavlov appelle « réflexe de liberté » et qui jette bas tous les calculs des « ingénieurs d'âmes ». Et pendant que des milliers de braves gens (sincères, hélas !), trouvant normal d'avoir une armée française, signent des pétitions contre le réarmement allemand, contre la guerre au Biafra ou ailleurs ; pendant que les masturbateurs politiques de gauche ou de droite excitent leurs partisans au chauvinisme le plus absolu ; pendant qu'on tue en Afrique, en Asie, au Moyen-Orient et en Amérique latine, des jeunes de tous les pays prennent position pour le NON à l'Armée.

Le motif de ce refus n'est pas toujours le même, mais qu'il soit pratique, idéologique ou mystique, cette position reste toujours la résultante d'un profond respect de l'humain.

Partout, il faut que les gouvernants prennent conscience qu'en tant qu'individus libres et humains, nous sommes contre toutes les guerres et contre toutes les armées. Il faut que partout les hommes qui ont dit NON ou qui pensent NON, même s'ils n'ont pas le difficile courage de le dire, sachent qu'une grande chaîne d'amitié et de solidarité active les unit et nous unit à eux. Car nous avons notre place dans cette lutte, nous, les anarchistes, jeunes et moins jeunes, filles et garçons. Jean Maitron, dans son « Histoire du mouvement anarchiste en France de 1880 à 1914 » situe la pre-

par HELLYETTE

mière organisation antimilitariste anarchiste en 1899. En fait, il semble qu'elle remonte plus loin dans le temps. En 1898, les statistiques gouvernementales indiquent déjà 6 582 irréguliers militaires dont 1 904 déserteurs et 4 678 insoumis. Les anarchistes et les socialistes révolutionnaires peuvent, chacun, en revendiquer environ la moitié ; les uns et les autres se regroupent d'ailleurs à cette époque pour créer « la jeunesse antipatriote » représentant un socialisme fortement teinté d'anarchisme, orienté vers l'action directe, l'antiparlementarisme et l'antimilitarisme. En 1906, on décomptait 13 251 illégaux militaires pour cette seule année, et, en 1911, le ministre de la Guerre faisait rechercher 76 723 déserteurs et insoumis.

...Et aujourd'hui ? Nos camarades directement concernés se trouvent devant un éventail de solutions. La tendance au goût du jour pour le gouvernement est l'armée de métier, l'armée de techniciens, et celle-ci se fait moins agressive, moins avare de ses « laissez-passer ». La réforme s'obtient plus aisément ; une loi serait même à l'étude pour éviter le service national aux jeunes indispensables au fonctionnement d'entreprises familiales, agricoles ou commerciales. Le problème n'en reste pas moins posé.

Certains pensent dangereuse la notion d'armée de métier et préfèrent effectuer normalement leur service militaire ; ceux-là, plus que tous autres, se sentent « déplacés ». Leur combat — strictement individuel — est difficile.

D'autres demandent l'incorporation dans les pompiers de Paris, s'y espérant moins inutiles.

D'autres encore choisissent la coopération, la réforme ou le baluchon sur les routes de France et de Navarre.

Il y a enfin ceux qui se retrouvent dans le box des accusés, dans les prisons et ceux qui optent pour l'objection de conscience.

Ces derniers veulent clamer leur désaccord, veulent, par l'exemple, entraîner avec eux tous les volontaires de la Paix : « L'objection de conscience c'est, bien sûr, un refus de participer à l'effort de guerre du pays, c'est une contestation de tout l'ordre militaire, du totalitarisme qu'il suppose, à la limite des structures étatiques qui permettent l'instauration de cet ordre militaire, qui le favorisent et, peut-être même, en sont la cause. C'est aussi une volonté de lutte pour la paix. Sans négliger ni mépriser les autres formes de lutte pour la paix, les objecteurs pensent qu'un témoignage véridique doit entrer dans les faits et mettre en cause la personne. Les objecteurs refusent leur participation à la guerre et à sa préparation, mais aussi ils veulent accomplir des actes de paix ; ils aimeraient que leur temps de service soit plus pleinement

consacré au rapprochement entre les peuples, à la lutte contre les inégalités sociales et c'est pourquoi ils réclament un service véritablement civil et si possible international. » (Claude Duval, extrait de « Lettre des Objecteurs ».)

Le temps n'est plus où les prisons se fermaient sur eux pour 8, 10 et même 11 ans, ils y étaient assimilés aux détenus de droit commun. A cette époque, il fallait, pour se déclarer « objecteur », le côté un peu mystique du « martyr-héros ». Mais ces années n'ont pas été perdues. Appuyés, animés par la volonté, la ténacité de notre camarade Louis Lecoin et des militants qui l'entouraient, les objecteurs de conscience ont remporté une victoire.

Le 21 décembre 1963, au terme de laborieux débats, le Parlement adopte la « loi relative à certaines modalités d'accomplissement des obligations imposées par la loi sur le recrutement ». Le statut des objecteurs est né. Il est très loin d'être parfait.

Pour bénéficier de ce statut, « la demande devra être adressée dans le délai de quinze jours à compter de la publication du décret portant appel du contingent auquel appartient l'intéressé » ; il permet aux « jeunes gens qui refusent le port des armes » d'accomplir leurs obligations de service national dans une formation militaire non armée, ou dans une formation civile assurant un travail d'intérêt général, pour une durée de 32 mois.

En juillet 1964 commence l'application expérimentale de cette loi. Les objecteurs sont appelés à travailler au sein de la Protection civile, dans un groupement de secouristes-pompiers implanté à Brignoles (Var). Premier essai voué à l'échec. Car si les services de secours représentent la tâche essentielle de cet organisme en temps de paix, il lui incombe en temps de guerre une place importante dans le système de défense nationale.

En août 1965, un dossier est adressé au ministre de l'Intérieur, exposant les raisons pour lesquelles les objecteurs de conscience veulent cesser de coopérer avec la Protection civile. En réponse, le 16 octobre 1965, 21 objecteurs sont isolés à Uzès pour « actes d'indiscipline répétés ». Ils seront libérés en décembre 1965, sans aucune sanction.

Un second pas est fait ! Et en mars 1966, les objecteurs ont la possibilité de « servir » au sein d'organisations telles que :

— COTRAVAUX, regroupant les Compagnons bâtisseurs, les Affaires culturelles, Etudes et chantiers et le Service civil international, ce dernier fut fondé par Pierre Cérésolo dans le but de « créer entre les peuples un nouvel esprit d'entraide, de connaissances et de confiance mutuelles, entretenir et développer par un travail constructif volontaire et gratuit » ;

— « L'Aide à toute détresse », dont les équipes implantées dans les bidonvilles travaillent à la promotion sociale des populations sous-prolétaires.

Le groupement de secouristes-pompiers est dissous au printemps 1967. Tous restent cependant sous la responsabilité de la Protection civile. Depuis, la liste des organisations ouvertes aux objecteurs s'est allongée : les communautés Emmaüs, les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active, l'O.C.C.A.J. (animation loisirs et tourisme populaire).

En novembre 1967, on tente d'affecter arbitrairement les nouveaux objecteurs au S.C.I., à Emmaüs et à l'Assistance publique. Ceux-ci n'en rejoignent pas moins les associations de leur choix. La Protection civile enregistre cette situation de fait.

Chaque étape vers un statut « acceptable » implique une longue lutte, un combat de tous les instants ; le dernier à l'ordre du jour mobilise toutes les forces des objecteurs. Il s'agit de réfuter toute intrusion de l'Armée dans l'organisation de leur travail, de déclarer le tribunal militaire incompétent à juger les civils qu'ils sont. Ils ont besoin de l'appui de tous.

Jean Coulardeau, cependant reconnu objecteur de conscience par la commission, préférant la prison à l'acceptation du statut actuel, définissait, sans doute, le désir de chacun en exigeant :

— indépendance totale et définitive de l'armée ;
— service international d'aide aux sinistrés (Naples, Agadir, Arette...);
— ne pas prendre la place de chômeurs ou de grévistes.

Long sera le chemin qui mène à sa satisfaction, mais les objecteurs lutteront pied à pied.

Pour nous, et pour beaucoup d'entre eux, le but, ce n'est pas la reconnaissance du « statut idéal » : c'est ce monde auquel nous aspirons où il n'existera plus d'objecteurs de conscience ; ce monde sans Armée, sans Nation, sans Etat. Ce monde libre de demain. Alors, seulement nous déposerons les armes. En attendant, « nous tisserons le linéol du vieux monde », (« Chant des Canuts ») ensemble, et toutes les méthodes sont les nôtres.